This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d’un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d’une bibliothèque avant d’être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d’un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l’ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n’est plus protégé par la loi sur les droits d’auteur et appartient à présent au domaine public. L’expression “appartenir au domaine public” signifie que le livre en question n’a jamais été soumis aux droits d’auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu’un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d’un pays à l’autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l’ouvrage depuis la maison d’édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d’utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s’agit toutefois d’un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l’usage des particuliers. Nous vous demandons donc d’utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N’envoyez aucune requête automatisée quelle qu’elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d’importantes quantités de texte, n’hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l’utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l’attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d’accéder à davantage de documents par l’intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l’utilisation que vous comptez faire des fichiers, n’oubliez pas qu’il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n’en déduisez pas pour autant qu’il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d’auteur d’un livre varie d’un pays à l’autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l’utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l’est pas. Ne croyez pas que le simple fait d’afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d’auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l’accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l’adresse `http://books.google.com`

P C
3913
M55
1876
MAIN

UC-NRLF
B 4 007 079

POËTES CATALANS

LES NOVES RIMADES. — LA CODOLADA

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(Ricateau, Hamelin et Cie)

POËTES CATALANS

LES NOVES RIMADES.— LA CODOLADA

PAR

MANUEL MILA Y FONTANALS

Professeur à l'Université de Barcelone,
Président de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville,
Membre correspondant
de la Société pour l'étude des Langues Romanes

PARIS
MAISONNEUVE ET C^{IE}, EDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXVI

53243

PC 3913
M55
1876
MAIN

Société pour l'étude des langues romanes

—

Publications spéciales

I

POËTES CATALANS

LES NOVES RIMADES — LA CODOLADA

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(Ricateau, Hamelin et Cie)

Société pour l'étude des langues romanes

Publications spéciales

POËTES CATALANS

LES NOVES RIMADES — LA CODOLADA

PAR

MANUEL MILÁ Y FONTANALS

Professeur à l'Université de Barcelone, Président de l'Académie des Belles-Lettres, Membre correspondant de la *Société pour l'étude des Langues romanes*.

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
Pour l'étude des Langues romanes

PARIS
MAISONNEUVE
ÉDITEUR
15, Quai Voltaire, 15

M DCCC LXXVI

POËTES CATALANS[1]

LES NOVES RIMADES — LA CODOLADA

Nous parlerons, dans cette étude, de deux genres de poésie, ou plutôt de versification, qui se ressemblent en ce que, dans l'un et dans l'autre, les vers riment deux par deux, c'est-à-dire par couples ou paires, et qui diffèrent en ce que l'un offre des vers de la même mesure, et l'autre des vers alternativement longs et courts.

Les deux formes s'éloignent beaucoup des strophes si compliquées dans la disposition des rimes que nous offre la poésie lyrique des troubadours, et, à ce titre, elles se rapprochent plus de la poésie populaire ; mais les œuvres où nous les voyons employées ne sont tout au plus que semi-populaires. Tandis que la poésie du peuple, quand elle chante des vers rimant deux par deux, les lie étroitement par le sens, ces deux formes, qui, ordinairement du moins, n'admettaient pas le chant, tendent à briser les couples, c'est-à-dire à finir le sens dans le premier des deux vers rimés, ce qui donne à la narration des faits ou à l'exposition des idées le ton de la causerie[2]. D'ailleurs, elles visent à l'abondance des détails et à l'amplification des pensées, chose si opposée à la précision de la poésie populaire.

[1] Pour les notes du préambule et de la 1re partie, V. p. 39 et suiv.

La série de couples en vers égaux s'appelait en provençal *novas rimadas* (on ne trouve pas ce titre au singulier), ce qui, en ancien catalan, devient *noves rimades*. Le nom de *codolada* s'est conservé à Majorque et s'applique presque toujours à la série des couples en vers d'inégale longueur.

L'intérêt que peut offrir notre travail s'attache surtout, pour la première partie, à la notice de trois poëmes anciens, jusqu'à présent inédits, et pour la seconde au contraire, au fait de la continuation, pendant six siècles, d'une même forme, encore aujourd'hui vivante.

Nous devons ajouter quelques remarques.

I. Les morceaux cités suivent l'orthographe de l'original ms. ou imprimé, avec quelques modifications qui ont paru indispensables : on a écrit toutes les initiales avec capitales, d'après l'usage le plus général en Espagne. — II. Nous ne nous sommes pas servi de la dénomination de *rimes plates,* qui suppose, du moins aujourd'hui, la règle des rimes masculines et féminines alternées. — III. Nous n'avons pas entendu comprendre dans le genre de *novas rimadas* tous les vers rimant deux par deux ou par couples : ainsi nous avons omis quelques lignes mal versifiées d'un ancien calendrier et quelques vers religieux d'un style concis et dont les couples ne sont pas divisées par le sens. Les *Cobles de la mort,* qui se trouvent à la suite du *Venturos Pelegri* (v. ci-dessous), offrent dans les éditions modernes une division tétrastrophique parfaite ; mais dans la restitution qu'en a faite M. Aguiló, d'après les éditions plus anciennes, les couples sont souvent divisées par le sens, et nous doutons que l'auteur leur eût donné le nom de *Cobles.* A l'égard des vers satiriques de six syllabes, dont nous avons parlé pag. 36, le troubadour Cerveri de Girone en avait donné un exemple qui était bien connu de nos versificateurs du XIV^{e} siècle. V. nos *Trovadores en España,* p. 339.

I

LES NOVES RIMADES

Le nom de *novas* dérive du sujet et non de la forme métrique. Il est probable qu'on l'appliquait, à l'origine, à des narrations de faits récents réels ou donnés pour tels. Plus tard, on nommait *novas rimadas* les narrations en vers (généralement de huit syllabes), rimant deux par deux, et aussi les poëmes non narratifs, dans lesquels on trouvait le même système métrique et peut-être quelque analogie de ton et de style [3].

Les *Leys d'amors*, I. 38, 40, qui ne donnent pas de nom spécial aux vers rimant deux par deux (excepté quand ils font partie d'une strophe), et qui d'ailleurs ne contiennent pas une définition précise des *novas*, désignent par ce terme une forme métrique, qui ne comprend que des vers égaux, de n'importe quelle mesure, et rimant ordinairement deux par deux, bien qu'elles admettent d'autres combinaisons dans les rimes, etc. Elles regardent cette forme comme plus tolérée que recommandable comme affranchie de certaines règles propres à des genres plus relevés et comme peu usitée à leur époque (milieu du XIVe siècle).

Vers le même temps, peut-être un peu plus tard, nous voyons conservé en Catalogne le genre et, probablement, le nom, que nous retrouvons dans la tradition au XVe siècle.

Des poëmes, relativement longs, qui appartiennent à la langue catalane, on n'a donné jusqu'ici que deux de ceux qu'on peut nommer collectifs, parce qu'ils sont formés en grande partie de citations de divers poëtes. Ce sont le *Conort d'en Francesch Ferrer*, publié par Tastu (dans les *Memorias*, etc., de Torres Amat), et *Tant mon voler s'es dat* [*a*] *amors*, de Torroella, publié par Victor Balaguer dans son *Histoire de Catalogne*. Le premier, seul, dont Ferrer est l'auteur, et dont tous les vers sont octosyllabiques, rentre dans les espèces de *novas rimadas* admises par les *Leys*.

Mais on connaît l'existence d'autres poëmes conservés à la Bibliothèque de Carpentras, dont ont parlé Cambouliù (*Essai*) et Lambert (*Catalogue*). En voici (en nous bornant à ceux qui ont la forme de *novas*) une simple énumération : *Plaintes d'un chevalier de Mataro, — les Sept Sages, — Livre des mariniers, — Discussion d'un chevalier avec son cheval, — Romans Facet* (espèce de *Ars amandi*), — Fragment d'un poëme d'*Artus* (c'est celui de Torrelha).

D'un autre côté, M. P. Meyer a découvert, dans un ms. de Ashburnham-Place, cinq poëmes catalans, l'un de Pere March, avec ce titre : *Storia del amat Frondino et de Brisona, on se contenen quatre libres d'amors ab alguns cansons en frances*. En 1868, Meyer annonça qu'il ne tarderait pas à publier la notice de ces poëmes dans les *Archives des missions scientifiques*. Nous avouons ignorer s'il l'a déjà fait.

Enfin, au grand étonnement des amateurs de la littérature catalane, ont apparu dernièrement quatre *cansoners* inconnus[4], dont l'un contient les trois *noves* qui vont nous occuper[5].

La première est d'un poëte inconnu jusqu'à ce jour, et nommé Guillem Torrelha (Torrella, suivant l'orthographe catalane), né ou du moins résidant à Majorque. Nous trouvons (Feliu II, 59) un Guillem de Torrellas envoyé en 1261 en Sicile, par le roi Jacme I^{er}, avec l'infant Ferran Sanchez, pour remplir une mission d'un grand intérêt. Malgré l'addition, à nos yeux peu importante, de l'*s*, nous croyons qu'il s'agit d'un ascendant de notre poëte. Dans la *Répartition de Majorque,* éd. Bofarull, p. 30, il y a un Bernard de *Turrucella;* peut-être était-ce Torrella ou Torroella. Quant à la composition du poëme, nous croyons qu'on doit la fixer dans la seconde moitié du XIV^e siècle, mais antérieurement à 1381, date du *Libre de Fortuna,* de Bernat Metge[6].

Le poëme, qui se compose de 1250 vers environ, ne manque pas d'attrait poétique : quoique l'auteur ait employé jusqu'à l'abus les mots *asaut, bel* et *gint,* son style est agréable. Cette composition a aussi de la valeur pour l'histoire littéraire et pour celle des mœurs ou des idées. On voit avec quel enjouement on se rappelait encore les noms de ces chevaliers « trop galants » de la Table-Ronde. Le poëte a voulu se rapprocher du provençal, excepté dans les discours des personnages *arturiens* (y compris un serpent), qui parlent français ; mais le copiste a catalanisé le provençal et le français.

ACI COMENÇA LA FAULA D'EN TORRELHA[7]

Una ventura us vulh retrayre
Quim auench enqueres no ha gayre
Si com porets ausir anan.
So fol mayti de Sant Johan
Quel temps fon clar e l'alba pura,
Ez yeu per gaug de la verdura
Quaualquey sols vas la merina
Al port de Santa Caterina,
Car en la ual de Soller fo ;
E membrem qu'en celha sayso
Maney per mon (un ?) prat mon destrer,
Car trop lo trobaue lauger
E reuoluen a totes mars,
E si tot m'en era certas
[E] si m'en plasia l'asay,
Car [la] voluntats força may
Mantes vetz que natural sen,
Maney lo tan destretxamen
Qu'elh comensech entresuzar.
Ez yeu per luy adelitar
Aney tost vas terre dexendre,
E vau lo per les regnes pendre,
E destrey lo per la ribeyra
Car [yeu] ben say qu'en tal maneyra
Pot hom caualh assuanar.
E can yeu volgui caualcar
Ab voler [de] que m'en tornes
Yeu viu en mar, de terra pres,
Ques mostrech al rabeig de l'onda,
En semblan de rocha redonda
Us grans peys, crey que fos balena,
Qui s'aturech sobre l'arena
En [un] scull qui nos mouia;
Dessus un papagay hauia
Asaut e belh e gint mudat:
E sin stich marauelhat
Del papagay quant lay lo vi,
Car ells se fan, segons c'om di,

Lay en la terra d'ultramar.
E mantinen aney pugar
En mon destrer cutxosamen,
Car [yeu] cresia veraymen
Que l'auzelh stes en sculh;
Affar mes fimen, si bem vulh [8]
Qu'anes envers lo papagay.
E mantinen animen lay
E dexendi sobrel peixo,
E la broca del spero,
Si com ja m' era destinats,
Entre l'esquena elhs costats
S'anech fermar de la balena;
Crech qu'en soffris conguxa [e] pena.
Ques anch puys nos volch atençar [9],
Ans s'enech empenyer en mar
Brugint e manant gran trebalh,
Si quem couench mon bon caualh
Del tot lexar ultra mon grat.
En menys que nous agra comptat
M'ac portat [luny] un miller gran;
Lo papagay anech volan
Denant me cutxos de rendo.

Le poëte, un peu effrayé, fait ses prières. Il entre dans la mer de Minorque, laissant à droite Majorque et cheminant vers l'Orient. Il perd de vue la terre et s'avance plus de cinq cents *millers*. Sa peine s'accroît quand il voit décliner le soleil, et il prie de nouveau. Vers minuit, la baleine s'arrête et il descend sur le sable. Il remercie Dieu, marche sans direction fixe, car l'obscurité l'empêche de voir le perroquet.

E vi luny de mi vn lum clar
Qui rendia gran resplandor
E dressey vers celha lugor.
E fuy vas celha pars venguts
E ragardey ves celha lutz
E viu un arbra on staue
Una serpent quil cap portaue
Un carboncle fort resplandent;
La vistem plach de la serpent
Per lo carbonclo (*sic*) qui luzia.
En aycelh loc un prat hauia

Qui era tot cubert de flors
Don exien plasens odors
Perqu'ieu m'en doni gran plaser,
Mes del arbre no say per ver
Com s'es nompnats per natura,
Mas li pom son de tal figura
Com son toronges o noronges ;
E semblar vos hias monsonges
Sengons que crey o (no?) veritats
Qui totes les proprietats
Del fruyt vos volia comtar ;
Car sius membras algun menjar
Qui fos de pretz o de valor
Lo fruit fora de tal sabor
Com vos agrets smaginats.
Ez yeu qu'auia dejunats
Lo jorn passat, per fam qu'avia
Mangey del fruyt, mas nous poria
Comptar lo plaser quey trobe...

Il boit dans un beau bassin de marbre blanc qu'il y avait au pied de l'arbre, et qui contenait toujours la même quantité d'eau.

Il remercie Dieu :

Car ades tot complidamen
M'ai donat tot quant ops hauia,
Sol posques trobar companyia
Quem sabes dir noves del loch
E la serpent un pauch se moch.
Ab tan se pres à parlar
Assautamen e trop ben clar
E dix perlan tot enaxi :
« *Guillalmes, tu es venus si*
Non ja pour ta volunté,
Car tu has trop ben splayté,
Que je te fais tant à sauoir
Qu'enysi tu poires aperceuoir
Que tu es en l'ilh' anquantea [10]
On repaira Morgan la fea
E missire lo reys Artus.»
Ab tant calhech et no dix pus
E desperech en un momen.

Torrelha reste tout émerveillé, et ce qui lui parutle plus beau

Si fon com lenguatje frances
La serpent ten asaut perlech.

Il s'endort et il regrette que son interlocuteur ait disparu si vite parmi les fleurs; le lendemain, le réveillent la chaleur du soleil et le chant des petits oiseaux. Il se réjouit en voyant les rivières, les prés, les arbres fleuris et feuillus, les fontaines et les ravins et autres gentilles beautés (*deports bells e gens*). Il se lave et puis cherche s'il trouvera tour ou palais, auberge, maison ou hôtel, et voit

Venir vn palefroi ferran
D'asaut tal[h] ne poquet ne gran
E mot richament ancelhatz.
Uz Reys ne for' encaualcatz
Segons lo belh arnes qu'auia ;
Cent mil marcs d'aur crech que valia.
La celha e'l pitral e'l pes
E li arços ab tal[h] frances
Del blanch vori gint entalhats,
D'aur e d'azur asaut obrats
Ab manta storia d'amors
De Floris e de Blanchaflors,
D'Isolda la blonda e (de) Tristany
Qui per amor s'emeron tan;
De Titus e de Piramus
E de Serena e de Deldhus (l. d'Eledus)
E Paris ab qual gint (l. giny) conques
Elena e dins Troya mes
Lur fayt, lur vis [e] lur ventura,
Tot so diuisau'en pintura
E mays enquer que nous say dir.
Tot li claves, senes mentir,
Petit e gran foron d'aur fi.
D'un samit vert ultramari
Ffon la celha molt gint garnida,
Ab fil d'or sobtilmen cosida
Axis com l'obres pertanyia,
E [ls] ganbals eren sens falcia
De setesta, axi com son

Les correges de neyra pon [11],
Els sobresingles exemen.
Les ciuelhes eren d'argen,
Els streps de fin aur mezis
A la manera de Peris,
Trop altament nielhats.
Del fre non ay enquer comptats
Com era fayts mestriuolmen ;
No creats pas que fos d'argen,
Ne d'aur lo mos, mas de cristalh,
Asaut obrat e de belh talh,
Ab cornet de semblant manera [12].
Les regnes son d'una cadena
D'aur smaltat molt gint obrat ;
Trestot fo asaut compassat
Entre la seda subtilment :
A marauelha stech gen
E semblech fos obra d'onransa.
Les capsanes a ma semblansa
Eren d'or fis garnides gen.
Mil platons ni hac certamen
Qui tots eron d'aur per noblesa ;
En cascu hac per dar belhesa,
Encastats robissos (l. robis) e saffirs,
[E] maracdes que relusirs [13],
Veirets las peyres al solelh.
Lo pitral non vis may ten belh
Car fayt [es] ab ancantament ;
Mil cascauelhs hi hac d'argent,
Asauts e de belhe fayso,
Laun e l'altre de belh so,
Mas no gens concordans de votz ;
[E] deipuys concordauen totz
Al pas del palafre emblan,
E notat (notant ?) vn lay de Tristany,
Qui molt es plasent de ausir.

Il monte sur le palefroi, mais celui-ci ne veut pas marcher. Le poëte descend courroucé et prend ses éperons; puis, comme il n'y gagne rien, il parle humblement au palefroi, se livrant à son bon plaisir. Alors la bête le porte d'emblée par une belle prairie, et il voit deux gants d'or et d'argent, « de la talha de

Perpignya », qui pendaient d'un laurier. Il se réjouit, croyant que le chevalier ou le jongleur, auquel ils devaient appartenir, n'était pas loin et lui donnerait des nouvelles du roi. Il rencontre deux petits « branxets [14] » et un bel épervier mué, quoique ce ne fût pas la saison, et entre enfin dans un beau jardin où il y avait un millier d'arbres qui, par force d'enchantement, montraient à la fois fleurs et fruits, avec de petits oiseaux qui

Mouion chans, voltas e lays.

Tout le verger était arrosé d'une eau claire qui venait d'une fontaine, laquelle sortait en un lieu dont le gentil pavé était de marbre poli.

Al mig del jardi hac bestit
Us richs palays merauelhos,
Quel temple que fech Salamos,
Qui fon per gran engin obratz,
E garnitz de totes beutats,
Contra saluy era nient.
Totes les cases veramen,
Hon son assis tot li dayzelh [15],
De bel jaspi vert e vermelh
Asaut conjuint (?) ab argent fi.
Lo portal fo fayt atressi,
Gran e voltat e de belh talh ;
Quatre colones de cristalh
Soffren la volta del lindar ;
Les portes foren ses dubtar,
D'un neyra fust qui ha nom banus [16],
Ab landes d'aur clauat dessus,
Tot gint obrades a nielh.
A cayre vench per dret liuelh
Lo palays [e] hach a totes parts,
Quatre cents coldes mesurats
E d'altesa tot atrestant.
Hanc hom non vi en mon semblant
Tan rich' obra ni tan plasent.

Torrella entre dans le palais, remercie le cheval et met pied à terre.

Dexendut fuy e vi venir
Fors del palays una donzella

Blancha [e] gentils e mot belha
[E] de totes beutats garnida.
De rich samit fon gin vestida,
Don ac brisan ab tal[h] frances ;
Noy ac de perlers or ni fres,
Ornadura ni garnimen ;
Mas elha s'en vest [ay] tan gen,
Que res noy cabia smenar.
Le vis ac amoros e clar,
La faç blancha e colorada,
El cabels sor, e gin formada
Fo pels autres membres del cors,
Aytant com yeu ne vi de fors.
E fon en edat de XVI ans ;
Belha era e ben stans
Segons quez en sa fas pansi.
Vas lay men ani quant la vi
E saluden (l. saludey) ab (gran) alegratge
E sim respos en son lenguatge,
Disens esta rayso ses plus :
« *Guillalmes ben soyes venus*
Or endroyt en cestuy pays... »

Mené par elle vers le palais, il se montre prêt à lui obéir, et lui demande nouvelles du roi. Elle lui répond que, quand Artur tenait Bretagne, on la nommait « per son droy nom Morgan la feya (fée) », et que le roi est là malade d'une étrange maladie de tristesse, par effet d'une mauvaise aventure qui lui est avenue, de sorte

« *Que per nulha xousa que li fassa*
Ne pour xanter ne pour arper
Ne pour estoyres recompter
Pour art ne pour anchantement
Ne puix tolhir son mal talant... »

Ils entrent dans le palais. Torrella laisse le cheval et les chiens, mais porte l'épervier sur son poing gauche.

Hon yeu regardey pres e lung
Les voltes e'ls entelhamens
Els vayrols qui suptilsmens

Eron obrats de mantes guises.
D'aur e d'azur hi hac diuises
Junctes, batalhas e torneigs
Amors, jauzimens e domneigs,
Certs (?) hi ha pleyts dompneys (d'homes ?) presans
E d'altres fayts richs, ben stants,
Qui donen prets segons valor.
De Tristany lo fin aymador
Virets lay pinxes les amors,
Les proesas e la valors
Perquen son temps laus e prets hac;
E del prous Lancelot del Lac
Pogretz vezer lay examen
Lo sen, la força, l'ardimen
Ab que mantenc caualeria.
Lay pogretz vesser la folhia,
De Pelomidas lo fortiu
Queb son coratge sobraltiu
Manech a ffi mant rich assay.
D'Ivan lo cortes virets lay
Les proeses e les cortesies
E d'Arech les caualeries
E de Galuany les auenturas.
[E] las batalhas forts e duras.
[E] de Baorç et de Perçaual
Qu'en la gesta del Sant Graal
Fforen emsems ab Galeas
Quez hanc per armes no fo laç,
Ne per trebalh que sofferis.
De Galeot, celh que hom dis
Lo filh de la belha Ganyanda,
Viretz lay com ac amor granda
Vas Lancelot per cuy morich,
Car stet lonch temps que no la (l. nol) vich,
Nen poch sauber cert nouell;
De Blio e de Leyonell
Com foren prous et assaians;
De Quochs e Dinadans
Los folhs gabs que saubion dir[17].
Encara hi pogues pausar
Los fayts d'armes e lur afar
De Siuarlot e de Brunor,
De Garrijet e de Sagramor

E cascuns dels fis amadors
Qui trebalharen per amors
En bades ses nulh altre pro.
E Stor de Mares hi fo
E Dodinell lo salvatge
E d'Iuany mant rich vaselhatge
E de (molts) altres hi fon la vida
Asaut poxan (?) e diuissida.
No say co si pot tan gint fayre
Que la meytat no say retrayre,
Si tot aves (ares ?) men fau actor.
Peyres de pretz e de valor
Virets lay per lo paymen,
Aises (?) en aur ez en argen
Segons quel couench per natura.
Lay on la nit fos pus scura
Ell temps pus neyr e pus torbatz
Poguetz jugar a petitz datz
Axi com si fos belhs jorns e clars,
Car per voltes e per pilars
Veiretz carboncles flamejantz
Don exia clartatz tan grans,
Que la vista d'om se torbaue.

Le poëte se plaint à la pucelle de ce qu'il ne voit pas le roi Artus. Elle rit et lui place devant les yeux un petit anneau. Il regarde :

Vas totes parts e viu pus clar
Dos tants que far no solia,
Car co que debans no vesia
Me fo despuys manifestat,
Quant aguil vis mundificat
Per l'aiustamen del saffir.
Perque us vulh comtar e dir
Partida d'aco quez ieu vi :
Part unes retxes d'arxent fi
Sots unes voltes de cristalh
Hac un belh lit on res no falh
Mils garnit qu'anch hom ne vis
De cubertes e de coxis

D'aur e de seda richs e bos.
En cest lit tan maravelhos
Estech sesut us caualhers
Azaut e belh, grans et sobrers,
Jove semblant de pretz garnitz,
Lo qual fon calsat e vestitz
Quaix per dol d'un ner cisclato
E mostrech be per tal fayso
Que no fo alegres ni sans;
E tench strets abdues mans
Iratz e felhos us bran nutz
On matia tot son enten
Remirar ab cor ez ab sen
Lo bran, que sos hulhs no viraue.
Pero mantes vetz sospiraue
Com hom qui veu son desplaser,
Si que pel drap viretz jaser
L'aigua qui pel hulhs li partia.
Al pes del caualher hauia
Dues dompnes de neir vestides
Per semblant tristes e marrides,
Lur cap cubert per desconort,
Que si cascuna tingues mort
Al pes marit o filh o frayre
No mostraren (mostrarien?) tal desayre,
Com faeren celha sayso.

La pucelle lui dit que le chevalier est le roi Artus, et les dames deux sœurs, Amour et Valeur, qui jadis étaient reines et maintenant sont délaissées. Elle lui conseille de ne faire rumeur ni noise:

Ab tant ausi parlar lo Rey
Ab si mateix, no ab altrui;
Suspirant dix ab gran anuy
Somoguts per [trop?] gran tristor:
« *Pour toy suy mis en grief dolour*
Scalibor, ma bon' apeya,
Que tal chousa m'(as) diuisea
Don mon cure est dolans et tristes,
Say (*Joy ?*), *domney e prest* (l. *pretz*) *tan perdistes.*
Ce (l. *C'est*) *pourquoy je lexe le monde,*
Que j'entrey en la mer profonde

En la nief on m'a mis la feya
Pour venir en cest ancontreya..... »

Les dames pleurent plus qu'auparavant, pleurent la pucelle et le poëte :

Car pietat engendra leu
En cor domange (domage?) d'altrui dan ;

Mais alors l'épervier, fier et brave de sa nature, fait tinter ses grelots. Le Roi s'aperçoit de la présence de Torrella et lui demande qui il est. Le poëte s'agenouille et lui raconte ce que nous savons déjà. Il dit qu'il se nomme « Guillem de Torrelha » ; que son père était chevalier, mais que lui-même est encore écuyer et n'a pas l'ordre de chevalerie. Le Roi lève la tête et lui dit qu'il est le bienvenu, et exprime à sa sœur Morgue le désir de connaître la chose plus à fond. Elle, très-contente, rappelle quelques faits antérieurs et termine en déclarant que c'est elle qui a envoyé à Majorque

Una fantasma enxantea
Ffait'en semblança d'un pexo

pour amener ce « vaylet », lequel saura conter et dire par maints endroits le besoin du Roi, et chevaliers et barons tâcheront de « *demander la grief falhiso* » faite contre lui.

Adonch stet tout (l. tot) cossiros
Le (l. Lo) rey Artus ses mot sonar
Ez ieu a ma rayso comtar
Pris ardimen en mon coratge.
« Eu antandi vostre lengatge
Seny[o]r, fimen, e ay ausit
Cant a la donzella avetz dit
E co qu'ella[u]s ha respundut ;
Ez hay plaser e dol hagut
De vostra vista tot ensemps.
Mas perque vey ques loch e temps
Humilmen vos vuy sopleyar,
Senyor, que nous torn a pesar
Una demanda queus vulh fayre,
Car s'eu torn may en mon repaire
Ben crey que per mans m'er enquist
So qu'ai(x) deça ausit ne vist [18],

Ez hom no deu [19] dir mais lo ver.
On m'es semblant qu'ieu hay sauber
Vertat d'ayso don suy [20] dubtans,
Pus [21] poray dir als demandans
Certament [22] tot quant vist hauray;
Contre verte (l. contra vertat) non parleray [23] »
« *Unques* [24]*, amis, ne faras ora* [25]
Car bien sachies que lay demora[26]
Dedans mon cuer si l'ay[27] *trop chier;*
Or di que te [28] *play demander*
Que je te diray verite. »
Senyor, fimen, vostra merce
Car me disetz honor ten [29] granda.
Eres vos fau cesta [30] demanda,
E nos anuy sius en fau pus[31]:
Siets vos[32], Senyor, lo rei Artus,
Celh qui attendon[33] li Breto?
Qu'eu no say si es[t] vos o no[34]
Mas cant pels dits de la donseyla[35]
E car me par[36] causa novelha
Vulhmen[37] per vos certificar.

Le roi se fâche, mais Torrella excuse sa demande en disant qu'il a lu les auteurs (*li actor*) qui parlent des faits des Bretons, lesquels racontent qu'Artus perdit la vie le jour où Mordre fit la trahison, et rappelle d'autres détails de la bataille et de ses suites « segons que recompta la gesta », qu'il a lue bien des fois. Artus lui répond qu'il fut en effet mortellement blessé, mais que Morgans le fit entrer dans une nef et le conduisit au lieu où ils sont, et le baigna tout nu dans une eau de grande vertu qui part du fleuve de Tigris, lequel naît au milieu du Paradis. Le poëte montre sa surprise de ce que le Roi, ayant régné quatre-vingt-dix années et plus, a l'aspect d'un jeune homme. Artus lui en donne la raison : c'est qu'il est visité tous les ans par le « Saint Grasaus » dont il fit la geste. Il reçoit de lui un saint manger qui lui donne santé et jeunesse. « Et quelle est la cause de votre tristesse ? — « Ce que je vois dans cette épée. »

Mantinent pris lo bran d'assier
Per la punto, la pom donant,

El m'anet lo bras perlongan
Entre les rexes del argen;
Ez ieu lo pris asautamen
Perque l'esperuer m'o soffris.
Ab tan la doncella s'en ris
Quant vi del bran (qu'el bran ieu?) remiraue,
Car en son cor dins se pensaue
Lo desplaser que ma deria.
« Aiudatz me, Santa Maria,
Ffimen, qu'es aço que yeu vi (l. vey)? »
Ab tant gardi denant lo Rey
Axi con hom sbalayts:
« Ges no etz en bades marritz,
Senyor, fimen, no sens rayso,
Quen cest bran vey tal visio
Que tot hom sen deu squiuar;
Perquem prech nom vulhatz celar
D'aycest fayt la significansa;
Quen aycest bran a ma semblança
Vey dues maneres de gents,
Car de marrits e de jausens
Ne vey, pero joy no si tany,
Car per menys rayso se complany
Pres [per] jutge e sieu mortal.
Cascu de lor, si Deus me sal,
Ha dret que suspir e ques planya;
Car fort me sembla causa stranya
Quelhs huns vey ab los hulhs bandats,
E si son alegres e pagats
So que nos deu far segons dreyt,
Els altres son liatz streyt
Pes e mans, si con trop dolens,
Que sembla que ades breumens
Degen trestuyt recebre mort. »

Artus lui dévoile l'énigme. Ceux qui portent les yeux bandés, mais qui sont si gais et bien portants, sont les avares, pleins et rassassiés de richesses, pauvres de valeur et de prix; les autres sont ceux « que valeur agrée », mais qui, étant si fort liés, ne peuvent pas accomplir les faits qu'ils désirent. Le roi recommande au jeune homme de dire ce qu'il a vu. Ils échangent leurs adieux.

Morgane montre par une fenêtre à Torrella le chemin par où il est venu, et il part pour Majorque et y revient sur le même poisson.

Un ouvrage de la même forme (et à peu près du même nombre de vers), mais d'un caractère plus abstrait que pittoresque, est celui qu'on pourrait nommer *Libre de Fortuna e Prudencia,* de Bernat Metge.

Le nom de l'auteur n'était pas inconnu : on avait de lui la *Historia del somni de Bernat Metge,* qui rappelle le *Somnium Scipionis,* et la *Historia de las bellas vertuts* (*Valter e Grisselda,* traduction du Petrarca [38]. Il paraît que Metge était un nom de famille et non pas un nom de profession [39], malgré quelques petits détails médicaux qu'on lit dans son poëme; il paraît aussi que son lignage avait eu une certain importance et compté des serviteurs ou partisans. Bernat avait possédé des richesses qu'il perdit plus tard, en 1381, date de son poëme, c'est-à-dire au temps de Père IV (1335-1387).

Peu après la mort de Jean Ier (r. 1387-1396), qu'il avait servi, nous le voyons de nouveau malheureux, et cette fois en prison. Il se donne toujours comme innocent et n'accepte en aucune façon la responsabilité de ses malheurs. Dans les derniers temps du roi Martin († 31 mai 1410), Bernart Metge était son secrétaire, et signa de nombreuses communications royales de cette époque si décisive dans l'histoire d'Aragon (du 1er juin 1403 jusqu'au 18 mai 1410). Les pièces qui portent le nom de Bernat (*Documentos del Archivo de Aragon,* 1, 111, 206) sont des spécimens de la plus belle prose catalane, et, par le fond, font beaucoup d'honneur au rédacteur et à la culture de cette époque, qui devait bientôt concevoir la grande idée du *Parlement de Caspe.*

Bernat paraît avoir été un homme entreprenant. A le juger par ses écrits, c'était un de ces esprits hardis et inquiets, comme il y en a eu toujours. Il aime à proposer des difficultés, pour avoir le plaisir de les résoudre. Du reste, dans ses vers, il est généralement plus philosophe que poëte; il n'y a que ce vilain qui le trompe au début du poëme qui frappe l'imagination; les autres allégories sont peu heureuses [40].

Le ms. ne porte pas de titre pour cette composition.

Jatz qu'eu sia molt occupats
D'alcuns affers qui m'an portats
En tal perill don cuyt morir,
Ges per aco no vull jaquir,
En lo tinter ço qu'a[u]siretz.
E si entendre hi volets,
E notar la mia ventura,
Conexerets que pauca cura,
Deu hom hauer del temporal,
Car lo mon es descominal,
Qu'ells vns dona, els altres toll,
Presant lo saui menys del foll,
E l'om scient menys del tepat [41],
E sempre sech la voluntat
Los dessebimens de Fortuna,
Que rayso no segueix alguna,
Segons que per auant veyretz.
E prech vos que nous anujets
Si prolixament leus recit,
Que (E?) sil dictat nos ten polit,
Com als legidors se pertany.
E nous vulhats traure susany,
Si noy vesetz rima soptil
Car ignorant suy del stil
Del[s] trobadors del saber gay.
Sapiats quel primer jorn de may,
L'any de la natiuitat santa
De Deu, mil e trecents vuytanta,
Es un se (l. de) plus, ans d'alba clara,
Quan m'agui leuada la cara,
Ab aygue pure e las mans
Al cor me vengron dolors grans,
E tentost fuy pus fret que gebre;
E testim lo pols e de febre
Nom senti punt, mas tench la vena
Son dret cami, mas hac tal pena,
Mon cor que nou poria dir,
Car semblaue volgues exir
L'arma del cors, tals surts [42] donaue ;
E penseyma que sim anaue,
Un pauc deportar vers la mar
Pogre celha pena lexar,
Que sim duras me corrompera.
E solet tengui ma carrera,

Axi com m'o tragui pensat.
Encontinent fuy desliurat
De la dolor quim destrenyia ;
Apres un pauch vi que sesia
Prop una barca un home vell,
Tot despulhat, ab un capell
De canem gros sobre son cap ;
En l'una ma tench un anap,
En l'altre un cantell de pa,
E quant me vi forment crida:
Disent : « Senyer, merce m'ajats. »
« En prom, dix eu, que demandats,
Volets per Dieu algun diner ? »
« No, senyor, que maior master
Hauets, dix ell, [vos] qu'en cercats,
E cascun jorn imaginats
Com en porets esser fornit.
Ez ieu no trop maior delit
Sino quant no hay que despendre,
Car suy cert que no pot dexendre
Lo meu stat en pus baix loch,
E vos temets plus que grand foch,
So que da[u]rietz desigar.
Mas prech vos quem vullats donar
Un taba[43] quay a nit lexat
En esta barcha per oblit,
Ab la qual arribey a nit,
En aycest loch ab gran tempesta ;
E donar m'ets tota la resta
Que pocesesch en aquest mon,
Car per ma fe ten robat son
Que no mi poria leuar »
« En prom, dix yeu, segons quem par
De pauch vos tenits per pegat.
Volgre m'aguessetz asemprat
Queus donas la roba que port,
Car yeu era de tal acort
Qu'ellam despulhas mantinent.»
E pugemen alegramen
Alt en la barcha sens dir als.
Mes ell com a vilanas falç
Com agui l'esquena girada,
Tentost hac la barcha verada,

Ab me que fuy dins tot solet,
De vela et de rems fuy net,
E de gouerņ car no ni hach.
« Nom son cubert d'aquest scach,
Dix yeu, per quel joch n'es perdut.
Ab falses tretes m'a venssut,
Aquet traydor ab quim fiaue,
Mas io la li fare pus blaua [44],
En ma fe, si james lo vey... »

Il ne voit pas la terre et se plaint des tristes conséquences de sa pitié. La barque, comme « pinestre [45] », ou sac percé, reçoit et jette de l'eau, fait de grands bonds et paraît voler. Peu à peu cesse le vent, luit l'aube, et il croit voir terre sur sa gauche à vingt lieues au loin. Il promet de faire amende de ses torts, de donner aumône pour les défunts. La barque s'approche d'un rocher nu et stérile, et il se sauve sur la terre ferme ; mais, en voyant ce lieu désert, il craint de mourir de faim et de n'être pas enterré. La mer environnait de toutes parts ce rocher, si haut qu'on pouvait toucher, en lançant un dard, au premier ciel. Quand il faisait beau temps, il y avait là des plantes qui produisaient à la fois des fleurs et des fruits ; mais, quand la mer montante recouvrait le rocher, il semblait que le feu eût tout ravagé. Au plus haut lieu, il y avait un grand bois, planté d'arbres divers, arrosé dans certaines parties et non dans d'autres, et le poëte jugea aussitôt que là ne régnaient pas les lois naturelles, car il n'y avait ni ordre ni mesure.

La maior part dels arbres fo
De fruyt et fulhes despulhada.
E l'autra part era ornada
De ffruits e de vestimens richs.
Els arbres qu'eron pus antichs
E de pus alta noyredura
Hauien maior (l. menor) statura
Que celhs qu'eren de baix linatge,
E contenien de peratge
Lo cedre ab lo poncemer,
E lo gra[n] pi ab lo murter
E l'arbre blanch ab lo corcoll ;

El salzer nos veya sadolh
De leuar fruit, et lo parer
Non leua jes ne lo pomer,
E l'oliver era tot sech
E lo preceguer nulh entech[46]
Rebia per calor del sol.
En aycest loch lo rosinhol
No cantaua ni l'oreneta
Mais [lo] cugul qui ab veu neta
Cantaua lay axi com sol.
E la cigala ab lo mussol
Que li tenia contraxant
E fassien so discordant
L'ausel quil solen far plasen.

Il y a deux fleuves : l'un beau et l'autre qui exhale odeur de soufre. Le poëte but du premier et il faillit mourir, mais le second le guérit. Il voit un château :

A l'una part era murat
Ez encastat de peyras fines
Ab veyrieres crastelines
Instoriades (l. Istoriades) subtilmen :
E puys qu'eral seu pahimen
Tan clar, tan lis com un miralh,
E no semblaue cop de malh
En aycest loch hagues ferit
Car no pogr'esser pus polit
Quin hagues passat bronidor.

De l'autre côté, le château est noir et horrible.

E tenguim dit que mort [ieu] era
Car viu denant mi la pus fera
Dompna que may ausissets dir
E si nous anugats d'ausir
Com era gint afaysonada
E de bells vestits arresada ;
Jous lo direb fort grossers mots.
Primerament los cabells tots
Tench scampats sobre la cara
E la part dretras fon pus clara
E menys pelosa que cristalh.
Lunh (l. l'un) hulh semblaua fos gra d'alh

Ben parat e no s'en vesia,
Del qual un riuollet axia
Qui demostraue que ploras ;
L'altre mouia gran solas,
Que sino riure no fazia
E movia tal a[le]gria
Que semblaua fos embriaga
En la faç hac una tal plaga
Que la maytat era mig morta ;
E ſon sinta d'una redorta
De vimens [47] mesclats ab fill d'aur.
Los seus vestits trop gran tresaur
Mostraue que daui'auer,
Jatz c'om poria ben veser
Que no eren tal prop la carn ;
En ma fe nou dich per scarn
Ne com nom altaue molt d'ella.
Nom pens qu'en la sua gonella
Cabessen dos diners de pebre.
Crey qu'ellam cuydaue decebre
Meten me guarsa per colom,
Car no daue perven q'un plom
Presas tot quant ella vesia (vestia ?)
Que (El ?) dols continens que fasia
Non pogre far mays l'emperayre.
Pero nous pensets que fos gayre
Sencera ne forts de son cors,
Q'un geb portaue sobrel dos ;
E puys qu'era leiamen rancha,
Car del talo se dauen l'anca
Del una part quant se mouia ;
E com auant anar volia
Tornaue dos passos atras
E pueys hauia lavn bras
Pus curt que l'altre la meytat.
E quant hagui un pauc mirat
Aquest diable ten orrible,
Ab mouiment incomprensible
Una gran roda que menaue
Del una ma l'altre mudaua
Incessamment ab gran brogit.

Il se jette à terre plein d'effroi. Elle le relève en disant que dans un moment

Pusch los mesquins levar dels fems [48]
Els grans senyors gitar en terra.

Il lui demande son nom :

… Lo meu propri nom es Fortuna,
Que don be e mal a (a) quim vulh,
Mas ges per ayso nom despulh
De res que don, car beu se tolrre,
Car ieu me vulh e fas absolre
De tots crims molts homes maluats
E s'ils just vesets condemnats
A las vets, nous marauellets,
Car yeu ho fas : ara sabets
Qual es mon nom ne perquem plau
Sia secret, car l'om qui cau
De son stat podets pensar
Que fa son poder de tornar
Al primer punt, e si sabia
Qu'yeu ho fazes, nom prezaria
Un aylh, ni quant li pogues dar ;
E cant nou sab fas li rodar
Lo cap, e baralles ab Deu
Car no li torna so del seu [49],
Ho no li dona breu la mort.

Bernat se plaint de l'inconstance de Fortune et de ses propres malheurs.

Temps fo queus tenia per mayre,
Mas ara vey que sots madrastre.
Temps fo quem seguien per rastre
Molts scuders, ara nom volen.
Temps fo que cells qui ara volen
Sobre les nus eren jus mi.
Temps fo que tants plasers hagui
Com pogre hauer home del mon.
Temps fo que tots aquells qui son
Grans mestres eren mos amichs,
Mas aram giten grans pessichs,
Can me vesen jaure al baix.
E gisten me cascu son laix [50]
Mestan [51] e cridan temps passat
E dien : « Veus qui a guastat
Per sa gran colpa ço del seu »,

E sab be Nostre Senyor Deu,
Que daco vos n'auets lo tort.
Al bon hom pits li es que mort
Quant se fama pert majorment,
Quant veu que no es malmirent [52],
Daco don hom l'aura blasmat.
Elhas! dolça prosperitat
Hon est, ne perquem[a]vas fugent?
Conuertit has mon jausiment
En greu dolor, dont cuyt morir.
Lo maior dol qu'om pot soffrir
Es a mon juy adversitat
D'onor e de felicitat,
E qu'om sen vage puys desert.
En huna ma tenits cubert
Mol[t] veri, en l'altre triaga;
En l'una ma vey que z'ama[ga]
Molt fel, en l'altre gran dolçor;
En l'una ma plasent odor,
Tenitz, en l'altre molt pudent.
Perque uo dau primerament
Del mal puys que donats del be?
No sabets ab quin plaser ve
Salut apres l'anfermetat?
Sis fa apres l'aduersitat
Lo be, mas no pas lo contrari.
Vos cant fayt hauets l'om clauari
De molt aur, prenerz li la clau.
E no sabets que pus laig cau
Vn gran gigant que petit nan
E plom que palhe? e fust gran
No dona maior colp quel poch?
Nous cuydets queu diga per joch,
Car no he desig de burlar,
Tot aco pux testificar
Per tal com de tot he testat.
Sapgats qu'ieu hay per spetxat [53],
Que despuis que la nostra mayre
Ffech peccar nostre primer payre,
No ha nascut hom en est mon
Qui ten greus mals com en mi son,
Haic soffert, Dieus m'en ajut.
Aylas! pus axi son perdut.

¿ Perque sots ten descominal
Que nom lexats soffrir mes mal
En loch on no fos conagut ?
Mes amari 'esser batut
Ab vergues de bou en Bolunya
Denant tuyt, qne sin Catalunya,
Vn pel del men cap arrencauen.
Aylas ! de tots cells quim honrauen
He gran desig esser semblan
E cadescu ha pasor [54] gran
De veures en lo meu pertit.
Can me vesien ben vestit
Selhs quis fazien mos amichs
Disien qu'ells eren antichs
Seruidors de tot mon linatge.
Mas aram giten a carnatge
Cant vesen que nols pux res dar.
Ab res no pot hom tan prouar,
Cascun amich com en mal temps,
Car lo vertader volra ensemps
Morir en vos en tota part.
Lautre us dira : « De mal son fart,
Perque m'avets a pordonar. »
Sabetz quem fa desesperar,
Mantes vets quan suy en mon lit.
Jo cuidaue dormir la nit,
E no pux gens los hulhs tencar
E per fforsam coue girar,
De les vegades mes de cent,
E per pauch qu'estiga durment
No somiu als mas vanitats
E que soffir adversitats
Pigors que cellas quim deuoren.
No porieu imaginar,
N'escriure, posat que la mar
Ffos tinta e lo cel paper.
Meleyt sia celh qui primer
De terram leua quant fuy nat !
Maleyt sial vila orat
Quim bateja, com nom mata !
Maleit sia quim encona [55],
Com no mi mescla galgar [56],
Car mes val deins terra star
Que quant hom soffer pits de mort....

Fortune lui rappelle que, quand il vint au monde, il n'y apporta rien et reçut tout d'elle. Ils s'injurient à l'envi.

E tornant me prendre pel bras,
Gitam gran tros lung del castelh,
Car no li sembla bo ni belh,
Res que hi hagues fayt ne dit,
E disparech m'ab tal brogit
Que sembla lo cel ne vingues
Dich vos que ladonchs quim trasques
Tots mos caixals, res nom sentira,
Car ellam lexa ab tanta d'ira,
Quells (cinch) senys corporals perdi.
Apres un pauch yeu recobri,
Mos senys e viu mas (l. vas.) mi venir
La plus plasen a mon albir,
Senyora que vulh (vuy ?) se despulh.
Sepgats que ses beutats no vulh
Recitar perticularmen,
Car suy cert que nulh hom viuen
Les porie scriure ne dir,
E io no vulh tan presumir
De mi, qui son hom ignoscen,
Mem traga per sufficient,
De fer ço qu'altres no farien.
Ab esta senyora venien,
Set donzelles fort endressades,
E d'ornaments rich[s] arreades
Pero segons l'estil entich,
Lo qual vuy es gran enamich
De dones qui van per les simes,
E jats que fossen assats primes
Per lur cors e ben compessades,
Semblam que fossen auansades
Segons lurs cares en molts anys,
E que greu[s] trebals ez affans
Haguessen soffert en lur temps.
E cant foren totes ensemps
Prop mi qui bocadens [57] jasia,
L'alta senyora qui venia
Ten reyalmen acompanyada,
Testam lo pols una vegada,
E dix: « Est hom es perilhos. »

« Senyora, dix eu, qui sots vos
Qui ten mal nouelh m'aportats ?
Prech vos mantinent m'o digats,
He si men podeu ajudar.
Jous en ajudare, filh car,
Dix elha, si molt vos volets,
Car tal enfermetat hauets
Que leu uos en pore curar.
Tots celhs qui m'an volgut nompnar
Prudencia dison vertat,
E sius tenits per consellat
De mi, tentost serest guarit.
Mas vulh no gitets en oblit
D'ayci anan estes donzelles
Car si be les vesets ten velhes,
Les pus excellens son del mon,
Car les .vii. arts liberals son
Qui de mi james se parteixen.

Nous ne tâcherons pas même de résumer la longue discussion de Bernat et de Prudencia (plus de 400 vers), et nous nous bornons à reproduire la conclusion. Elle dit, en parlant de Fortune :

« Molt amat filh, vos los direts
A tots celhs qui volran duptar,
Que Deu la volguda crear
Per exercitar o punir,
Remunerar o corregir
Les bons els mals, segons lurs merits,
Los mals punir per lurs desmerits
Els homens bons remunerar,
Els homens justs exercitar
Per que de si no presumesquen,
E porque no s'atrauesesquen
A mal corregir los injusts.
E tendranse tots per vensuts
Celhs quil contrari mantenien
E veuran que res no sabien
Cells qui eren d'oppinio
E c'om nols demostras rayso
Bona, luzent e vertadera,
Me fortuna james no era
Mala jats que fos desplasen.

E podets los dir certamen
Que fortuna tots temps sta
En lama de tot hom qui ha
Bon seny e rayso natural,
Car celha que jutgauets mal,
Si la prenets en paciença
Vos dara clara conexença
De tots vostres defelhimens.
E sin est mon soffrits turmens
Peradis delhes consegrets.
Mon car filh, pus entes hauets
Clarament tot co queus he dit
De l'enfermetat sots garit,
Perque tornar vos en podets ;
E soppley vos quem perdonets
Car occupada suy un poch.
E semblam que falhes de foch
M'agues hom donat per la cara,
Car nom volgre pertir encara
De la sua gran excelença.
Er ab fina ben volença
Acompanyam fins a la mar
E feumen la barcha pujar
Ab qui eu era vengut aqui ;
E dix : doncell[e]s donats li
Cascuna un playsen baizar.
Ez ieu vulguim agonelhar
Ab cor que li besas les mans,
Mas correch me brassar (l. m'abrassar) abans
E bessam fort honestament.
E les altres encontinen
Ab cara rient m'enbrassaren
E burlant la barcha beraren
Partint se corrent denant mi,
En tal punt que despuys no vi
Elhas ne ves quem hage dit ;
Sino quem troben celh partit
En que fuy al comensament
Cant la mar e'l contrari ven
Ma fasien lo·cap rodar.
Ez apres pauch vau arribar
Al loch on m'era reculhit
Can lo vilanas mal vestit

Ma tresi cautelosamen.
E la barcha sobtosamen,
Apenes d'elha fuy exit
Gita denant me tal cruxit
Que fom semblant tota rompes.
E girem e no viu res
Ne sabi si tench bona via.
Mas ans que s'esclarcis lo dia
Perço que no fos mal jutgat
Que tan grans maytim fos levat
E quem anas deportar sol,
Car nos presat un caragol
Qui [de] noych fa stat mot gran,
Tornamen yuas [58] passegant
A mon hostal dins la ciutat
De Barchinona [59], on fuy nat
E morray sin suy cresegut,
Ez ab aytant Deus vos agut
Eus do peradis apres mort
Car yeu no say pus rich deport.

Nous ne savons rien de Vicens Comes, auteur d'un autre poëme, ou d'autres *novas rimadas* (700 vers environ), car nous pouvons leur donner ce nom, quoique les vers soient de six et non de huit syllabes. C'est une imitation de cavalcades allégoriques galantes de la poésie française et provençale. Mais ce n'est pas, à ce qu'il paraît, une simple rêverie poétique; l'auteur se proposait réellement de fléchir le cœur d'une belle. La prière qu'il se permet à la fin de la pièce ne nous donne pas l'assurance, si nous nous souvenons des exemples des troubadours classiques, que ces vœux fussent de bon aloi.

ACI COMENÇA UNA VENTURA, LA QUAL FEU EN VINCENS COMES

Destret per fin'amor
Tant ques à ma dolor
Repaus no pux trobar,
Aney mon deport far
L'autrier un bon mayti
Deuers un bell jardi
Ques de mot gran plaser,
Cuydant pusques auer
Mon cors alcuns delits,
Qu'enaue ten marrits
Qu'en pauch no defalha.
E car trop mi plasia
Una font quey vi pres
Dix m'al cor quem pauses

En la riba seguts.
Mes amor qui m'aduts
En mon cor greu turmen
Nom lexech un moment
De mos mals reuenir
E tantost souenir
Me fech del dols semblant
Que m'a fayt a mon dan
Sela quim te liatz,
Pus qu'eneysi li platz
Que muyra per s'amor...

Suit une longue tirade de lamentations :

E mentran est debat
Stau'axi pensant
Vangueren caualcan
Dues dompnes cuytades
Richamen arresades
Quez als no si poch far,
E viretz les portar
Als caps corones grans
De ffin aur flamegans
Ab man obra julia.
On fis balays hauia
Maracdes e saffirs
E perles e robis.
E vengron ses mantelhs
E sens vels sur lus (*sic*) flotes[60]
Vestides ab grans cotas
Brodades tro als talos,
D'obratge molt ricos
De perles e d'aur fi,
E la vna vesti
Drap vert, l'autre vermelh
E semblaue solelh
Lur fas tant era clara
Ab tal beutat qu'encara
Ne suy mereuelhatz.
E vengron latz a latz
E chantan totavia;
E cella qui vestia
Lo vert hac son rossi
Pus blanch d'un colomi
Trestot entro al pes:
E l'autre neyr stes
Axi com vn carbo,
E l'arnes d'abduy fo
D'una metexa guisa,
Quen res no hac diuisa
Ne nulh depertimen,
Sino l'ancellamen
Del blanch fon de crestal
E l'altre de coral
Ses nulha trancadura ;
E foren per mesura
Fot subtilmen obratz
Ab lahons (l. latons) entalhatç.
E cascu dels arços
Ab fort marauellos
Obrage tot en gir
De fin aur per tenir
Los arçons per trancar (tancar ?).
Los cuyrs foren ses par
Cuberts d'atzeytoni[61].
Brodats ab fill d'aur fi
Ab trop gentils fulhatges
Ab besties saluatges ;
Aucellets hi hauia
Fayts per tal maestria
Que tots uius aperion
Ez en lur bech duzion
Peyres de gran valor.
Li gambal per ricor
Era fil d'aur tirat
E l'estrep gen obrat
D [l] pitral bem soue
[E] retranges e fre
E regnes de fin or
Fforen que per nulh for
James non vi semblants,
Cor[62] fulhetes sonants
Hi hac de fin'argens
Qui pengaben molt gen

Cascun ab son plato
E fassien tal so,
Com les corsers anauen
Que so d'arpa semblauen,
Od'algun sturmen.
E vengron dretxamen
Les domnes de pres mi.
Ez yeu qu'axi les vi
Ab ten granda richtat
Ez ab aytal beutat
De jouent que hauien
Com celhas qui podien
Vint e dos anys hauer
Semblaran me per ver
Angels celestials
Mils que cors humanals ;
Tan foren gen formades
E son descaualcades
Pres la fon soptamen.
Ez yeu de mantinen
D'en peus me vay leuar
E vaume gonelhar
Per farlos reuerença.

Tout le reste est écrit avec le même style coulant et agréable, mais n'a rien de bien saillant ni de bien nouveau. Les deux demoiselles sont « Sperança » et « Merce. » Elles encouragent le poëte, lui donnent des conseils et lui promettent des jours plus heureux.

E cascuna montan
Sobra son bell rossi
Tengueren lur cami
No say vas on vermen.
Ez yeu puys de presen
Aneymen al hostal
E pas axi mon mal
Speran lur socors
Que merce ez amors
Han dit quem donaran;
A Dieu tostemps pregan
Que per son gran poder
Me fassen breu hauer
L'amor que tant desir
D'aycelha qui seruir
Vulh tostemps de bon grat
Ab ferma leyaltat.

Nous trouvons, dans les dernières années du XIVe siècle, deux pièces aussi en vers de six syllabes, probablement d'un même poëte inconnu, l'une contre la vie des mariniers (ce n'est pas la même que celle des mss. de Carpentras, qui est octosyllabique), et l'autre contre un certain Berenguer Simon, élu en 1393, avec des personnages de grande importance, pour diriger les apprêts de la flotte de Sardaigne. (Voir *Jahrbuch*, etc., et *Ensaig*). Il est possible qu'on ait écrit d'autres *novas rimadas* en vers de huit ou de six syllabes, mais nous n'en connaissons plus ou peut-être nous en oublions quelqu'une. Ce que nous trouvons à partir de Jacme Roig (il florissait en 1474), c'est le même genre en vers de quatre syllabes. Roig donne l'ancien nom à son *Libre de les Dones* [68].

Haure ordit,
Puig m'en empaig,
Est meu escaig[64]
De parlament
Curt, flach, fallent
A fil per pua.
La forja sua
Stil, balanç[65],
Sera en romanç,
Noves rimades,
Comediades,
Amphorismals
Facesials,
No prou scandides
Al pla texides...

Ce fameux ouvrage eut des imitateurs : Guerau de Montmajor, qui le traduisit en latin et le commenta, le prit pour modèle, en pleine Renaissance, dans une satire écrite en 1586 contre quelques professeurs de l'Université de Valence[66]. Nous trouvons le même genre cultivé avec une préférence marquée en Catalogne, au commencement du XVII^e^ siècle[67]. Les fêtes publiques, sacrées ou profanes, étaient décrites avec des vers de quatre syllabes, ce que quelques-uns de ces narrateurs nomment « vers de Jaume Roig. » Ce qui est singulier, c'est que quelques-uns de ces rimeurs se donnent des noms arcadiques. Les pièces qu'on écrivit dans ce mètre pour célébrer la « Unió », c'est-à-dire l'affiliation qu'on fit en 1606 pour en finir avec les malfaiteurs qui infestaient la Catalogne, furent durement critiquées au point de vue littéraire, en vers castillans, par Peregrino. Voici le début d'une de ces pièces, qui montre que le poëte castillan n'avait pas tout à fait tort. Le rimeur suppose qu'il a reçu un ordre exprès de Jaume Roig:

Si so dichos
E venturos
De ser oyt,
Ben advertit.
Lo que diré,
Promulgaré
Certa cansó
De la Vnió,
Pus Jaume Roig
Ab un tal goig
Me dona vers
Quem ha ences
Com un lluquet
Ab lo billet
Quem envià
Ab quem manà
Digues per ell
Per ser ya vell,
Y mots causat
Per lo passat
Quen escrigué,
Lo quem diré
De la Vnió
Ab gran rahó
Que vuy cantas
E publicas
Es lo seguent.....

D'un autre côté, dans Jehan Escriua, célèbre poëte valencien qui fut ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle, nous voyons des vers heptasyllabiques rimant deux par deux :

ENCONTRA D'AMOR FET PER JOHAN SCRIUA

Passant jo per l'ancontrada
De ma bella anamorada
Viu l'astar molt des denyosa
De gracia no fretarosa
Alt[a] en una finestra
Tenint en la ma sinestra
Vn ram poch qui odoraue.
De gran tros lluny me miraue....
(*Jardinet de Orats*.)

Ce genre (*pareados octosilabos*) fut très-cultivé par des poëtes castillans du même temps et par d'autres du seizième siècle. Nous ne doutons pas qu'il ne provienne des *novas rimadas*[68].

Quelques *pareados octosílabos* catalans des derniers temps sont trop vulgaires pour mériter l'honneur d'une citation.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

1. On peut considérer cet article, quoique indépendant, comme une suite de l'écrit *Catalanischer Dichter* (*Jahrb. f. rom. u. engl. lrt.* V, 137 ss.) et de la *Ressenya historica y critica del antichs poetas catalans* (Jochs florals de Barcelona de 1865; on en tira quelques exemplaires à part.)

2. A l'origine et quand on a récité publiquement quelqu'une de ces œuvres, cela pouvait être aussi un moyen mnémonique.

3. Comparer Diez (trad. de Roisin), *de la Poésie des Troubadours*, p. 122, et Bartsch, *Prov. Lesebuch*, p. XI.

4. Ces ms. avaient appartenu au savant D. José de la Vega, résidant à Cervera; M. de Amat, qui les a reçus par héritage il y a peu d'années, eut l'amabilité de nous les prêter. Maintenant ils font partie des précieuses collections de D. Mariano Aguiló, qui les acheta de M. de Amat.

5. Ce ms. diffère des trois autres, comme aussi de ceux de Paris et de Zaragosse, en ce qu'il est surtout composé de pièces longues. Vu l'âge des poëtes plus modernes qu'il contient, nous ne le croyons pas postérieur au milieu du XV^{e} siècle.

6. On pourrait croire que Torrella fût aussi l'auteur du *Blandin de Cornouailles*, qui paraît à peu près de la même époque et provient du même courant littéraire. Mais Torrella nous paraît meilleur poëte que l'auteur du *Blandin* et use peu de l'adverbe *apertement;* d'ailleurs, nous ne savons pas s'il se proposa d'écrire en pur provençal, ou seulement, comme tant d'autres, de provençaliser son langage; tandis que nous croyons, avec M. Meyer, que l'auteur de *Blandin* fut un Catalan qui voulut écrire en provençal. Malgré le savant et utile travail de M. Alart, qui a démontré que beaucoup de paroles qu'on pourrait croire exclusivement catalanes sont aussi languedociennes, le grand nombre de ces paroles contenues précisément dans le même poëme, celle de *nit*, évidemment catalane, les rimes *ers: es*, appuient l'opinion de Meyer. On peut ajouter quelques *a* pour *e*; par exemple, vers 1208 (deux fois), et quelques pluriels féminins en *es*, par exemple, vers 1735, 6 et 701, 2. On doit lire le dernier: Et cruys las dents entre las barres (*mâchoires* en catalan).

7. Nous reproduisons l'original tel qu'il se trouve dans notre copie, changeant seulement *j* voyelle en *i*, et quelques *c* en *ç*. Nous nous conformons à l'usage en supprimant beaucoup de signes que nous employions jadis, en nous réservant le droit de penser qu'ils n'étaient pas tout à fait inutiles. On doit se rappeler la valeur simplement euphonique de quelques *z* ou *s*, la substitution de *g* à *j*, le continuel changement de *a* et *e* non accentués, l'emploi de la seule *s* pour *es* à l'initiale, etc.

8. Vers peu clair : *Fimen* (*fi-m'en*) se trouve souvent pour *je dis.*

9. *Atençarse* ; *s'approcher de nous*, très-fréquent en quelques endroits de Catalogne.

10. Ce sont des féminins français provençalisés, comme on en trouve des exemples dans le *Mystère des Vierges*.

11. Nous ne savons pas ce qu'était *setesta* ni *neyra pon* (*neyr a pon* pour *a punt??*).Nous trouvons en ancien castillan *rele* (= *red: reseau* ensetado : en catalan il y a *punt de ganxets*, espèce de *maille* et *punt tulle.*

12. On corrigerait la rime en lisant : Ab un cornet de semblant mena.

13. Notre copie porte *rebesirs*, mais la rectification paraît sûre. Quant à l'*s*, c'est peut-être l'ancien copiste qui l'a ajouté à *saffir*. et à *relusir*.

14. *Blandin* porte *brachet;* le *comte Lucanor*, *blanchete* (non *blauchete*). C'est le *chien de manchon*.

15. Comme il n'y a pas de substantif antérieur en correspondance avec l'article *li*, on doit entendre pour *dayzelh: assises* ou *pierres taillées*. Nous trouvons dans Rochegude : *Dacier*, *collecteur de tailles*. Il s'agit, bien entendu, d'autres *tailles*.

16. C'est le latin *ebenus* mutilé. Nous avons *Banus*, nom de famille.

17. Manque un vers.

18. Pour ces vers, jusqu'à *certificar*, nous avons tiré parti d'un fragment du ms. incomplet de Carpentras, qui contient les derniers 155 vers du poëme (Lambert, *Catalogue*, l. 198). *So* manque dans Lambert; mais il porte *ai* et non *aix*. may delo ur : notre copie du ms. de Barcelone.

19. Deg. L.

20. Vn son. L.

21. Puys. N. C.

22. Clarament. L.

23. Ne parle may. N. C.

24. Onques. L.

25. Ores. N. C.

26. La demora. N. C. Respon lo rey que lay demora. L. On voit que la vraie leçon était : Car bien sachiez quela (qu'elle) demora (demeure).

27. Lays. N. C.

28. Qui ti. L.

29. Feretz honor tan. L.

30. Una. L.

31. Ce vers manque dans L.

32. Car vos. N. C.

33. Acelh quentendon. N. C.

34. D'Artus no say sets vos o no. N. C.

35. Mais pel dit desta puelha. N. C.

36. Car trop me par. N. C.

37. Vullmen. L.

38. On trouve ces deux ouvrages dans un ms. de la bibliothèque provinciale de Barcelone. En voici quelques petits extraits : « Historia del somni de Bernat Metge. Poch temps a passat que estant en la preso no per merits que mos perseguidors e enveyosos sabessen contra mi segons que despuys clarament a lur vergonya se es demostrat, Mas per sola iniquitat qu'en hauien, O per ventura per algun secret juy de Deu... » Il dit que « Un diuendres entorn migenit », il s'endormit non « pas en la forma acostumada mas en aquella que malats o fameyants solen dormir. Estant axi a mi aparech a mon viyares, un hom de mige statura ab reuerent cara vestit de velut pelos carmesi sembrat de corones dobles de aur ab un barret vermeyll en lo cap. E acompanyavanlo dos homens de gran statura lahu dels quals era jova fort bell e tenia una rota entre le mans. E lo altre era molt vell ab longa barba, e sens ulh, lo qual tenia un gran basto en la ma. E entorn de tots los dessus dits hauia molts falcons e astors e cans de diverses natures que cridauen e udolauen fort lejement ». L'homme de moyenne taille lui semble être le roi Jean, qui était mort depuis peu, et qu'il avait longuement servi : c'était lui en effet. Le même roi dit, dans le second livre de l'ouvrage : « Jom adelitaue molt mes que no devia en cassar e scoltar ab gran plaer xandres (c'est le français *chantres*) e ministres (ministre[r]s) e molt donar e despendre, e sercar a vegades axi con fan comunament los grans senyors en quina manera poguera saber algunes coses esdevinadores.... Pertal, dix ell, com yo me adelitave molt en cassar, Nostre Senyor Deu ha ordenat que aquests falchons, estors e cans quem vey anar entorn criden e udolen agriament de hora en hora devant mi, etc. ». — Historia de las bellas virtuts per F° Petrarca. A la molt honorabla Senyora Madona Isabel de Guimera.. , una historia la qual recita Petrarca poeta en les obres del qual yo he singular afèccio. »

39. Dans les chartes, nous lisons : *Bernardus Medici* (non *Medicus*), ou bien *Dominus rex mandavit michi Bernardo Medici*.

40. Il nous paraît évident que Bernat a connu la *Faula* de Torrella. Il y a quelque ressemblance dans la conception, et l'idée des arbres qui poussent à la fois fleurs et fruits se trouve, dans les deux poëmes, avec plus d'opportunité dans celui de Torrella.

41. *Tepat* pour *tapat: fermé (d'intelligence)*; cast. *cerrado de mollera*. M. Boucherie nous fait observer qu'en français, on dit d'un homme inintelligent : *il est bouché*.

42. *Sursauts*.

43. *Tarife*.

44. *Je lui en ferai une plus bleue (plus belle)*; *un plus mauvais tour*.

45. Sans doute *corbeille* : cat. *canastra*, cast. *canasto, a, banasta*, où l'on trouve la labiale.

46. Cast. *enteco:* cat. *entech : infirme, débile* (comp. prov. *entéear*, fr. *entieher*); mais ici ce mot est substantif et mis pour *taca : tache*. D'ailleurs, le sens général ne paraît pas satisfaisant.

47. *Vimens*, pl. cat. de *vim*, comme *homens* de *hom* ou *home*, *asens* de *ase*.

48. Dans quelques endroits, on use de cette parole (*fimus*) avec *s* au singulier.

49. Les paysans de Catalogne disent : *so del N* ou *den N*, pour désigner le domaine de *N*. A Majorque, Son *N* = *So(de)n N*, forme de noms de localité.

50. *Laix*, c'est *las : nœud coulant*. *Gisten* est-il un présent ou un gérondif ?

51. *Mestan* est-il un dérivé de *mest: triste ?* Est-ce *m'estan* de *estar ?*

52. *Malmirent*, pour la forme, paraît un gérondif anomal (nous en avons entendu quelques-uns de semblables dans le cat. vulgaire) de *mal-uirar*. Pour le sens il se rapproche plus de *mal-merir*. Ce sens est quelque chose comme *responsable*, *débiteur*. Comp. A. March : Tant he amat, Amor se dol; En aquellt emps; Volgra ser nat. (*ent* pour *ant* est la tendance aujourd'hui dominante en Languedoc. Boucherie).

53. *Spetxat : spectatum*.

54. *Pasor:* l'*s* provient d'une fausse analogie avec celle de *rayso* pour *raho*, *plaser* pour *plaer*, etc.

55. *Enconar :* mettre du miel ou du sirop dans la bouche d'un nouveau-né pour l'engager à téter.

56. En français, *galgale*.

57. *Bocadens : bouche et dents* (*collées à terre.*)

58. *Yuas* (de même au commencement du poëme) = *ivars (juars)* avec vitesse. On trouve aussi *ivarsosament*.

59. *Barchna*, abréviation de *Barchinona*. Les érudits débitaient un certain conte de *barca nona* sur la fondation de Barcelone. Les troubadours écrivaient avec fidélité phonétique *Barchna*.

60. Est-ce une extension arbitraire donée par le poëte au sens de *flota*, flotte ?

61. *Aceituni*, *aceitunil*, *aceitunado* en cast.: *olivâtre*. Il faut que cette forme *alzeyloni* ait quelque rapport avec *aceituna : olive*.

62. *Cor*, dérivé de *quare* (comme *car*), fréquent dans les ms. catalans.

63. Ouvrage ingénieux et historiquement instructif, et qui contribua peut-être à la conception de la *novela picaresca*, mais extrêmement libre et hyperboliquement satirique. Nous en avons donné de petits extraits dans l'*Ensaig*, suivant l'édition de 1531. Celle de Ros, de 1735, a été réimprimée en 1864 par D. Pelayo Briz.

64. Édition de 1531: *aquest;* la moderne éd. Peut-être Roig a écrit *Aquest encaig*. Quant à notre dernière forme, que donnent les deux éditions, elle ne concorde pas trop avec les autres expressions métaphoriques des premiers vers, empruntées à l'art de tisser.

65. C'est la leçon de l'ancienne édition, qui prouve qu'alors on traitait l'*s* de *stil* comme vraiment liquide. C'est sans doute Ros qui a corrigé *stil*, *balanç*.

66. Voir les notes de Cerdà y Rico à la *Diana*, p. 303, 377, etc. Il se moque, entre autres, d'un fameux humaniste et mathématicien, J.-J. Falcó (qui avait en effet écrit un livre *de Quadratura circuli*):

Est preten fer
Cercol quadrat
Y asens bolar (l. volar)
Y ell may bola....

67. Le plus ancien exemple que nous ent rouvons, c'est la description des fêtes de S. Ramon de Penyafort à Villafranca del Panades, en 1601, dans le *Llibre vert* de cette ville. Les autres font partie d'une curieuse collection de feuilles détachées que possède Mossen Bruguera, auteur de consciencieux travaux sur l'histoire de Catalogne.

68. Voir Duran, *Romancero*, n^{os} 1874 et suivants. Ces pièces préparaient la brisure du sens entre les deux vers rimés, en commençant par un vers qui n'appartenait pas aux couples ou *pareados;* elles suivaient cet arrangement de rimes : abbccdd, etc , ou bien abbaaccdd, etc.

II

LA CODOLADA

Codolada est un mot qu'on ne trouve défini ou même cité dans aucun traité d'art poétique, soit ancien, soit moderne, mais qui se rattache à la terminologie des *Leys d'amors*[1], qui parlent (I. 168, 236 et 7) : 1° de *rims capcaudats* ou *cap-coatz* et de *cobla caudada* ou *capcoada*, c'est-à-dire de la strophe dont le premier vers rime avec le dernier de la strophe précédente, et 2° de *rims caudats* ou *cobla caudada,* c'est-à-dire de vers rimant par couples ou paires, mais formant ou contribuant à former une strophe[2]. La parenté de ces dénominations avec celle de *codolada* est évidente ; mais, en supposant que celle-ci dérive des premières, comment peut-on expliquer le changement de forme et de sens ? Nous ne pouvons répondre que par une hypothèse ou par une petite série d'hypothèses. La dénomination de *vers caudatz* pouvait, sans violence, s'appliquer à des vers rimés par couples, quoique non assujettis à une division strophique; et, d'ailleurs, il n'est pas impossible qu'on regardât le premier vers d'une couple comme le dernier d'une strophe, et le second vers de la même couple comme le premier vers d'une autre strophe, et formant en conséquence des *cap-caudatz*[3]. Voilà pour le sens. Quant à la forme, on pouvait aisément passer de *cobla,* ou *obra caudada*, ou *capcaudada,* à *cobla* ou *obra codolada* (c'est en effet un adjectif), et supprimer ensuite le substantif, comme on a fait dans des cas analogues.

On n'a pas employé toujours notre dénomination avec un sens bien précis. D'après Cerdá y Rico (*Diana,* pag. 300), « Escolano (commencement du XVIIe siècle) appela *cudolada* (*sic*) le *Libre* de Jaume Roig, et c'est pourquoi on lui a donné ce titre dans quelques éditions. » Le peuple de Majorque, le seul, à notre connaissance, qui ait gardé jusqu'à nos jours la chose et le nom, donne quelquefois à ceci une signification un peu large. Cependant il n'est pas moins sûr que notre poésie a conservé une forme métrique particulière, et que c'est à elle qu'on a donné presque toujours le nom de *codolada.*

---

[1] Pour les notes de la 2e partie, v. p. 67 et suiv.

Cette forme consiste en une suite de vers alternativement longs et courts, rimant par couples ou paires. Le vers long était, dans les premiers temps, de huit syllabes; plus tard il est devenu de sept, équivalant à l'*octosilabo* castillan; le vers court est de quatre, et exceptionnellement de trois. Quelquefois les deux premiers vers sont longs; d'autres fois le premier[4] ou le dernier, ou l'un et l'autre, sont blancs. Dans d'autres cas, cette forme ne se maintient pas bien pure.

L'ancienne poésie française[5] et la provençale offrent quelques exemples de ce genre de versification, d'ailleurs rares et relativement modernes : la dernière dans l'*Ensenhamen del guarso,* de Lunel de Monteg, pièce datée de 1336 et qui rappelle les deux *Ensenhamen* d'Amanieu de Sescas[6], et dans une composition morale qui appartient, à ce qu'il paraît, à la fin du XIII^e siècle et que l'auteur appelle *arlabecca*[7]*,* ce qui doit être la même chose que le genre nommé *rebec* par les *Leys* (I. 348). *Arlabecca* approche beaucoup du portugais *arrabecca,* nom de l'instrument musical appelé en français *rebec* (mot d'origine arabe, en castillan *rabel*). Cette dénomination ou ces dénominations indiquent-elles que ce genre poétique était accompagné dudit instrument? Mais, alors, pourquoi n'employait-on pas la forme provençale *rabey*[8] *?*

Une des plus anciennes *codolades* catalanes a été conservée à côté des autres pièces poétiques déjà citées de Carpentras (Lambert, I, n° 377). Le début est une imitation de celui du *Lai* de Laval :

> Sim (Fuim?) caualquant un bon mayti
> Tot deportant,
> E can fui pres d'un aygua gran
> En un bell prat,
> E fui aqui descaualquat
> En la frescor,
> Eu vi venir ab gran baldor
> Dos beylls donzeylls. ...

Une autre, dont on peut donner à peu près la date, est celle de Bernat Metge, contenue dans le même chansonnier que son *Libre de Fortune*. Le poëte caustique, supposant que, pour faire son chemin dans ce monde, il faut être tout le contraire d'un honnête homme, exprime sa pensée sous la forme révoltante de mauvais conseils, qu'il ne craint pas d'associer ironiquement à des formules tirées de sermons moraux :

Seguescal temps qui viure vol
Sino pories trobar sol
E menys[9] d'argent.
Per co qu'age bon fondament
Nostre sermo
Digats ab gran deuocio
Aue Maria,
Concel nos do de tot lo dia
Non digats pus :
La tema que [es] dit dessus
Es prou notori
E loat per lo cossistori
Dels grans doctors.
E dels sollempnes glossadors
De l'Escriptura;
Donchs fèts ab sobirana cura
So qu'ausirets.
James almoynes no faretz
Qu'axous perdriets, .
Nous conffessets si dir dauetz
(l. daurietz)
Les veritats,
Ni en deju missa hoiats
Ni begats poch.
Si volets hauer gran loch
Lagotejats[10] !
Priuadesa no hagats
De dona casta,
Tal se vana qui no tasta
De tal vianda.
Valor no porets hauer granda
Si no robats,
Consciencia no haiats
Si volets viure.
E si volets la gent far riure
Siats ben nici.
Trebalh lunyats e desfici
Del vostra cors
E girats a tot hom lo dos
Qui leyal sia;
E no vulhats hauer paria
Ab pobre gent,
Si nous donen de lur argent,
Hous fan fermança.
Tom d'aquelha part la balança
Hon vos fan lum.
A tot hom paguarets de fum
A qui degats.
James cosa no fessats
Qui beus stia.
Sil cor hauets ple de falcia
Serets del temps ;
Ab l'enemich irets ensemps
E burlarets...

Nous passons 132 vers.

Tot hom prenga esta doctrina
Car fort es bona.
Lo marit deu pintar la dona
E far lo lit ;
Si volets esser mal marit
Digats vertats.
Tots los absents son oblidas
Axi com (a) morts.

Injuries farets e torts
Generalmen,
E puys haurets gran stamen
E bona fama
E serets quiti de la flama,
Quen Infern crema.
Donchs prouades (l. prouada
es) ma tema
Axim (l. Sius) aport Deu
Quom vos morrets al Regne seu
Eus gart de mal.

La confessio general
Ja la sabets.
Del be quen lo mon fet haucts
Vos penedits,
Les males (Males?) voluntats
retenits (tenits?)
Mentre viscats.
Sobre tota res comportats
Les homens richs,
Celhs ques fan vostres amichs
Quan ops nous han.

Avec les deux *noves* heptasyllabiques dont nous avons parlé, l'une du moins écrite en 1393, nous trouvons une *codolada* imparfaitement lisible, qui parle aussi de choses de marine, et qui doit appartenir à la même époque et peut-être au même auteur :

... Qui fo ab ells...
Quim donas j caderniu
Ab escabeig
Nom plagera tant, fe queus deig,
Com j molto.
Gran plaser m'auench cela sazo
Si que la mar
Sobraxia uazen pugar
Tro al pinel...

Une des œuvres les plus considérables du genre que nous étudions et celle qui a eu le plus de lecteurs[11], c'est *lo Libre del venturos pelegri,* publié en dernier lieu, avec beaucoup d'intelligence, par D. Mariano Aguiló, dans son *Cançoner de les obretes mes divulgades en nostra llengua materna,* recueil non moins intéressant par les pièces qu'il contient que beau pour la forme typographique :

Per alcançar lo que tan val
Aquell tresor perpetual
De paradis
Determini passar Paris
E Lombardia...

Le poëte dit qu'il allait à Rome pour gagner le jubilé :

Aquell gran be que ab poch preu

Guanyam ara,
Aquella joya que tan cara
Solia esser.

Ces paroles prouvent que le *Libre* a été composé quand on gagnait déjà le jubilé sans aller à Rome, c'est-à-dire probablement dans le courant du XV^e siècle, époque que semble indiquer, d'ailleurs, le caractère du langage[12].

Le vrai protagoniste du poëme n'est pas le pèlerin : c'est plutôt une âme qui souffre dans le Purgatoire et lui demande des prières. La narration est assez vive et contient des passages pittoresques. Il y en a qui rappellent les Danses de la mort, ou bien quelqu'un des tourments décrits par le Dante, ou bien les ouvrages qui représentent le jugement de l'âme avec des formes prises des tribunaux humains (comme le *Mascaron* catalan, la *Residencia del hombre* castillane[13], etc.).

C'est aussi une asssez longue *codolada,* le *Testament d'en Bernat Serradell de Vich,* qui fait partie du même chansonnier de M. Aguiló:

Un jorn cansat de treballar
E desijos de repausar
Quant vespre fo
En retorne a la mayso
Volent sopar...

Le poëte donne cette pièce comme un écrit religieux[14], mais elle est en grande partie satirique, et satirique comme on l'était alors. Cette pièce était peu répandue, et seulement connue de quelques littérateurs. Le jeune D. Andres de Balaguer a découvert dernièrement que le véritable auteur du *Testament* était Frare Bernat de Vinclera, et a conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, que le livre a été imprimé avant 1798 (V. *Calendari catala*, 1875, pag. 72 et 73).

Dans le même ms. qui nous a conservé le *Testament,* on trouve une autre très-intéressante *codolada,* incomplète au début ; et c'est pour cela probablement que M. Aguiló, qui avait reconnu son caractère spécial, ne l'a pas admise dans le *Cançoner.*

C'est une pièce très-longue (la partie conservée comprend environ 900 vers) que récitait, ou plutôt lisait, le jour des

Innocents, un enfant qu'on supposait une des victimes du roi Hérode échappée au massacre. Cet enfant se présentait en même temps comme *bisbató* (petit évêque), et certainement avec des habits pontificaux. La représentation avait lieu ou devait avoir lieu dans une ville épiscopale. Quoique le texte soit généralement assez correct [15], quelques *a* pour *e* accusent comme lieu d'origine le nord-est, plutôt que l'ouest de la Catalogne : c'était peut-être Vich [16].

La pièce commence par l'exposition (*du latí en pla,* dit-elle), des textes sacrés sur l'adoration des Rois Mages et le massacre des Innocents.

Voici les premiers vers conservés :

.... Per cercar lo loc on seria
Aquest rey gran
Vansen doncs dret caminant
Molt puxantment
Acompanyars de molta gent
Per lur honor ;
E Deus donals per guiador
Lo dit stell....

Ensuite il y a le verset : *Orietur stella ex Jacob,* etc., et l'exposition :

Aco queus he dit en lati
Vol aco dir
Quel mig de Jacob deu axir
Un bell stell,
Puys una verga de Israel
Se leuara
Quels deus de Moab batra.

Après la description du massacre, on lit :

Jous he cuydat donar entendre
Tot lo proces
Dels Ignocens, axi com es
Ab veritat ;
Car jou se tot, quy son stat
E vist ab [u]ll,
Mas en apres comtar vos vull
La gesta vera,
Perque vejatz en qual manera
Jon scapi.

Vient un nouveau titre :

Com scapa lo bisba.
Sapiats que lo mati
De aquell mal die
Madona mare me tenia
En lo seu bras,
En vench un maluat sargentas
E uolch me aucir.
Madona mare vall garfir[17]
Sus en la cara,
E donali grans colps encara,
A ma tinent[18]
Durant aquest combatiment
Jo caygui en terra
E stant entre la desferra
Del degolats
Vntim la care e los costats
De aquella sanch,
Puys acostim prop (aprop?) d'un banch
I aqui stertit
Vaig fer lo mort, puys en la nit
A poc à poc
Jom vaig exir fora del loc
Dejus les portes......

Après le récit de la fuite, vient la partie destinée à l'admonition et à la satire :

Pus uos he declarat demunt
Tota la gesta
[Ab veritat], don (donchs ?) are resta
Conseguentment
Que parlam cert del regiment
D'esta ciutat.

Suivent de sages recommandations aux *Conseles e Regidors:*

Nils qual anar an Galicia
Guayar (*sic*) perdons
Car acils guanyaran tots jorns,
Pus ab prudencia
Executen lur sentencia
E ab tempransa.
Cert a la mia semblansa

Lur consciencia
Rumpeu homes de sciencia
Ells ambacinen [19]
Moltes veus e los declinen
La on se volen :
Vuy altres fets no se colen
Sino los llurs
Car giren las ley[s] e lors furs
De uert en blanc....

Plus loin, il parle *del capitoll.*

De nostra sglesia qui es cap
Dels staments
Vos he dir a les fal[i]ments
Quei veig regnar,
Pero no tench de parlar
En mon sermo
De mi que so bisbato.
Car so primall :
No he mudat algun caixall
Certanament...

Suivent les titres : *Dells frares,* — *Dells generoses* (nobles), — *Dells menestralls,* — *Delles placeras,* — *Delles viudes,* — *Dells (delles) monges,* — *Dells (delles) beates* [20].

Dans la seconde moitié du quinzième siècle et même plus tard, les poëtes valenciens, dont quelques-uns étaient de doctes humanistes, s'amusaient à cultiver ce genre semi-populaire.

Le *Jardinet de Orats* contient un long « colloqui e rehonament fet entre dues dames : la huna dama casada, l'altra de condicio beata, al cual colloqui se aplica un altra dama vidue : lo qual oit per un vellet fonch descrit per ell lo rahonar de quiscuna comensant a parlar ell en s til de semblants paraules. »

Divendres sant
Die honest de dol e de plant
De bon mati
Devant mon Deu me presenti
Sus (!) dins la seu...

Malgré la solennité du début, le *Colloqui* n'est rien moins qu'édifiant. Le narrateur poursuit :

Yo viu venir a poch instant
Vna casada
De les belles la mes triada
Molt galana.
Nous penseu que fos serrana
En durse ab aire...
Sols dos seguidors aduhia
Ab dones dues
Ben vestides non pas nues
De negre totes.
Jam semblave ver les gotes
Regar les galtes
De aquell gran plor que nostres faltes
Aytal jorn crema.. .
Sentim de costa
Una senyora disposta
E de manera
Tant gentil y falaguera
De stat beata :
Tan devota y a Deu grata
Segons crehensa
De mi que per menys offensa
M'era retret
En un pobre rechonet
Per Deu servir ;
Y part lexantlo seu legir
Hores digue....

Elle prononce quelques paroles, et ensuite :

Parla la casada.

Ay senyora, lo meu linatge,
Dix la casada,
Ab molta bella coltellada
En grans batalles
Han deffeses les cinch gramalles
De la ciutat,
E per ço se han perpetuat
Divers favors,
Qu'els meus galans passan dolors
Per mi mesquina....
Lo meu cap es axi ros

Com unes flames ;
Brassos, dits, genolls e cames
Ben tornejats ;
Per lo meu coll menen debats
Los cauallers ;
Mes ja diuhen los demes
Que no te par...
Pus dreta vaig que quantes piles [21]
Veureu en lotga (l. lotja).
Pus attractiu que huna sponja
Possehesch lo sguart :
Al hom que vull de part a part
Mon vis lo passa.
Mes quant tinch la casa grasse
De robes, joyes !
Mes cosiets, rechons e foyes[22]
Scupen or.
No es comte lo tresor
Quels meus hereten ;
Altres son qui so malmeten
Per llur delit
E jo cerque mon profit
Ils avantatges.
Y tinch dotze cortinatges,
Y com brodats !
Mongils listats y entorn rendats (l. randats)
Ab pedres fines ;
Collars, anells, gonelles quines
De tall modernes !
Fermall[s][23], robins com a luernes,
Manilles grosses,
Richs joyells, correges, bosses,
De or cadenes :
Quant ve a Nadal jo he strenes
De quim ve gana.
Tapins e gans, calces de grana
Tinch una caxa,
Despuix en una cambra baixa
Nom cap lo li ;
Lansols, toualles huna sens fi
Ab mil camises.

Suivent de longs discours et débats des trois *interlocutrices*. Le pauvre vieillard essaye de les apaiser, mais

O del vell podrit vila,
Digueren elles,
Per comonra axan d'abelles
Molt sou faxuch.

Les autres assistants le blâment aussi. Terminé le sermon (pendant lequel il suppose arrivée cette scène scandaleuse), il décampe et

Parla lo vellet fent fi.
Jo tament que mala sort
Nom fos fallida[24]
Y sobre mi no fos finit
Cel parlament
Tengui ma via prestament
Ves mon alberch,
Hon me veureu estar enterch
Per malaltia.

Un poëte de cette école, des meilleurs et des plus retenus, fut Mossen Jaume Gazull, chevalier. Il composa le *Sompni de Joan Joan,* qui est comme le complément du *Proces de les olives e disputa dels jovens e dels vells*. Le *Sompni* suppose que les femmes, mécontentes de la préférence donnée, dans le *Proces*, aux vieux comme maris, nomment pour avocat et procureur deux poëtes du temps, et pour juge la déesse Vénus. Voici quelques vers du début[25] :

Considerant quant dignament
Desque lo mon te fonament
Hi (y) fon creat
Entre la gent s'es practicat
Un bon costum
Que per donar claror y lum
Les uns als altres,
Segons havem trobat nosaltres
Hiu (Y-u) dexarem,
James d'escriurens cansarem
Les bones coses....
Que puix no crech gens en ahueros[26]
Ni ab senyals,
Ab tot ques diu que bons ni mals

Nols deu hom dir
Les sompnis fets, ni aclarir
May a nengu.....
Yo somniava
Que una nit anant caçava (caçant anava?)
Per les taulades....

Dans la suite, on trouve deux autres tirades dans le même mètre : l'une qui décrit les causeries des femmes, l'autre qui donne le portrait du poëte Fenollar. Quoique les deux aient été réimprimées par Cerdá y Rico, nous reproduisons le premier. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, et il serait facile de citer des fragments plus piquants (souvent trop piquants); mais c'est un des meilleurs morceaux de cette école :

Puix sabeu quant es cosa certa
Elles ab elles
Y mes si son totes femelles,
Tantost y (hi) son
Volent parlar de tot lo mon ;
En tot se meten ;
Y si callau vos acometen
Per traure noves,
Y tos temps fan contres y proves
Sobre tot hom.
¿ Y vos que feu ? y l'altre com
Se troba huy ?
Y dir los mals de son vehi,
De sa vehina.
Y ara parlant de medicina
Donen remeys
Y alegant los furs y lleys
En tot se posen,
Y en tota res diuen y glosen
Lo parer seu.
Parlar del cel les ohireu
Y de la terra.
Ara de pau, adés de guerra
Y del infern
Y del istiu y del ivern ;
Y sens affany
Vos contaran tot quant en l'any
Han comenzat,
Texit, ordit y acabat;

Tot fil per randa
Vos ho diran, sens donar tanda
Pera respondre.
Y baix parlant senti compondre
Tantes cosetes,
Que par que sien horonetes
Dins en lo niu,
Que sils sou prop sols lo *chiu, chiu*
Bast' axordarvos ;
Y si voleu aparellarvos
Ab ploma y tinta
Veureu entr' elles com si (s'hi) pinta
Y com si (l. s'hi) juga
D'un joch ques diu a la fexuga,
Y com repiquen
Y unes ab altres com se piquen
Del joch baxet,
Parlant cubert y molt secret
Elles ab elles [27].

Il y a aussi des *codolades* dans l'interminable *Questio* sur *Veure, Grat, Entendre et Voluntat* comme causes de l'amour : « Presentacio del proces al jutge.... Mossen Fenollar loant e emologant la sentencia... Apellacio de Verdanxa endressada a Mossen Fenollar. » (Cette pièce se trouve dans le fragment considérable du *Jardinet d'Orats* publié par D. Pelayo Briz).

C'est encore en *codolada* qu'on donna la sentence ou les sentences pour le concours poétique en l'honneur de saint Christophe, en 1488. (V. *Estudio sobre los poetas valencianos,* par D. R. Ferrer, pag. 66 et suiv.)

Vers le milieu du seizième siècle, on faisait encore à Valence de ces procès versifiés, comme on voit dans le *Proces o Disputa de viudes y doncelles* (Cerdá, pag. 331 et suiv.). La sentence donnée par Pineda, poëte et notaire, est en *codolada.*

Du commencement du même siècle, on a signalé à Majorque une *codolada* dont le sujet est historique. Elle raconte les troubles des *comunidades* de cette île, où le mouvement prit, comme à Valence, un caractère trop semblable à celui de certains événements de nos jours [28] :

Estava mort Mosson Pax
Bon capita,

Mosson Nicolau son germa
Y Mosson Net;
Ni per semblant nom fou retret
De tal perill
Mosson Zavila pare y fill
Molts escuders
Y esclaus qui per llurs masters
Estavans dins...
Y de tan cruels matadors
Bon testimoni
En feu Gaspar Babiloni
Y N'Escuder
Y En Pera Sabater
Y En Llaneras:
Plenas corrian las carreras
De crueltat.
Per semblant fonch degollat
En Cotoner[29]...

Nous arrivons à une époque où notre genre devient plus prosaïque, s'il se peut, qu'aux temps antérieurs, où quelque détail archéologique, quelque trait de langage de la bonne époque, voilait les défauts du fond. Le début du *Colloqui de la solemne professo que feren los de la vila de Caldes Dimecres a sis del present mes de Iuny* de 1601[30] se recommande au moins par l'intention morale:

Pus sols estam
Y apenas may nos parlam,
Belisa bella,
La mes bonica doncella
Del nostre lloch,
Precuos que tingau deport
En seure assi[31]
Que pus ningu per asi
No veix (l. veig) passar
Vos y yo podrem parlar
Lo que voldrem.
— Luzedo, quels dos parlem
Molt be está,
Mes ha de ser nostre parlar

Honestament
Que si nou veurá la gent
Ho veurá Deu.

La *Relacio de un Advocat anals Procuradors en temps que se trobaba sens cansalada*[32], quoique d'apparence moderne, doit être antérieure à l'abolition de nos Furs (1714), puisqu'elle parle de *Jurats* et de *Deputats*[33]. Elle est courte et écrite avec verve :

Ola, Senyors Procuradors,
La casa es pobre
Y se acostan las carneltoltas[34]
Que tot son bullas.
Jo eincara (que) no he fetas (xullas,
Que no he mort porch,
Y es un gran desconort[35]
Per una casa
Al no tenir cansalada
Per anllardar.
Cal mirá y despatxar
Algunas cartas,
Enviant als uns y altres,
Que vull diners[36] ;
Y mirarse alqun proces
A despatxá,
Perque no hagia de quedar
Sens matar porch ;
Aprop, aprop,
Que tot ne va a mal viatge.
A mi de aqueix de Coll Sacabra
Y [de] Vidra
Me solian enviá
Molt sanch y fetge;
No faltavan may de petja
Los de la Vola (l. Bola),
Del Esquirol y de Roda
Y Taradell
Enviarme un gros farcell
De butifarras,
Llangonissas, mantegadas,
Alguns pernills ;
De llebras y de conills
Y de capons.
De Sau y de Vilalleons
Y (de) Balenyá
Nous als podria contá
Los que me (l. quem) vniane
Y los de Aussó correspoman
Ab lo sanglá,
Quem solian enviá
Sempre la tussa[37] ;
No passavan ab escusa
Los de Sant Martí Sas-Corts ;
Al testament de molts porchs
May me mancava.
Y ara lo carnal se acaba
Y no he vist res.
Axo ben perdut está (l. ja es ?)
Lo dar concells,
Un se escalfa lo cervell
Regirant llibres,
Y se está per las cadiras
Sens treballá.
No veu que per tot hi ha
Alquns jometras[38],
Que no tenen quatre lletras
Y son entesos ?
Qui a vist que los pagesos
Fossen esperts
Yen tot entenen lo vers
De *consumancia?*[39]
Son doctors de cap de marge[40]
Agraduats
Que en totas dificultats

Donan sentencia.
Ha bulit aquesta calda [41],
Senyor meu,
Van Pere y En Bartomeu :
Tot sons (l. son) cansons.
Y a mi me (min) pagan ab rahons
Sense diners.
Lo quem dona mes que-afers
Sous las vilotas :
Sempre hi ha pendenciotas
Ab los jurats
Ab sindichs y diputats
Y gent de ufana,
Que son burrechs [42], sens llana
De mal pelà.
Y un los vol contemplá
Per ser gent d'upa [43]
I me fan portar la jupa
Apedassada.
Ara aquesta matinada
Me han avisat
Que estigués aparellat
Per un verbal ;
Que pera guanyar un ral
Tindré de estar
Tres horas alli aguardar
Sense aná à missa.
Es cert qu'es cosa de rissa
Lo citament [44].

Nous devons noter une autre pièce, assurément du dix-septième siècle[45], tout à fait niaise : *Pronostich natural y verdader calculat del meridiano de Catalunya, Arago y Valencia, compost per Benet Mones, estudiant en arts en la Universitat de Barcelona.*

Dius de Paris
Al monastir de san Dionis
Se ha trobat
Un escrit autorizat
Que contenia
Una molt gran profecia
De gran vigor
Que posarà a tots temor
Sent verdadera,
Puix que diu d'esta manera :
Que lo any mils et cens vuitanta [46]
Haurá minyons, cosa que espanta,
Dins Barcelona,
Y que nos morirá persone
Sens perdrer vida....

Tout le reste est à l'avenant.

Nous croyons aussi du XVII^e siècle, mais sans aucune raison décisive, la *Relació nova y molt curiosa de la vida dels pastors en que se manifestan los treballs que tenen quant los ix lo Llop* [47], *y lo molt alegre y divertida que es llur vida.*

L'auteur, qui se décerne le titre de poëte, était quelque peu érudit; toutefois il a quelque sentiment de son sujet.

... Lo pastor si quant nevava
Plorava de sentiment
En arribant al estiu
Riu y canta, y está content
Y tan alegret
Que ja s'en burla del fret
Y s'en xauta :
Perque ell en sonant la flauta.
Los seus cabrits
Saltan ab grans alarits
De roca en roca,
Despres aplican la boca
A la mamella ;
Y es una maravella
Veurels mamar...
Ditxos pastor
Que alabant al Criador
Ab melodia
Canta de nit y de dia,
Ben humorat
Ab lo ayre purificat
De la montanya....
Lo pastor dorm entre pells
Fentli musica los (l.'ls) ausells.
Grans y xichs,
Aquestos son los musichs :
Lo Gamarus, lo Cocut,
Lo Tort, la Merla, y Puput
També la Gotlla y Perdiu
Que canta tot lo estiu,
Lo Gaig, lo Grill y la Garsa,
Y el petit Rey de la Barsa[48] ;
Mes lo Mussol
Desafia al Russinyol
Yes un totxot;
Millor canta la Pigot,
La Cugullada
Que canta la matinada ;
La Cadarnera
Refila en la primavera ;
Mes la Guineu,
Com ja li falta la veu
Per ser tan vella
Fa de mestre de capella...
Mes lo treball
Es quant all mitg de algun vall
Li hix (l. ix) lo Llop ;
Que sempre sol exir de prop
Com Llop en faula....
Be pot lo mal Llop vení
Que ab gran enfado
Li rabatan lo cayado
Y la gorra
Y cridan : foch à la borra,
Al Llop, al Llop,
Aqui puja, aqui passa
La bestiassa.
Foch à la cua: té Lleonet
Té Colom, té Musti
Aqui, aqui,
Aqui passa lo traydoras :
Non tastaras
Del meu ramat....

Avec *la Vida de un pobre y afortunat caball, composta per un tonedor de llana de tortugas del corregiment de Vich,* nous sommes déjà au siècle passé (il n'y avait plus de *vegueries,* mais des *corregiments*).

Qui tendrá compassió
Me escoltará
Y pot ser me ajudará
A plorar mos mals....

Le cheval nous donne sa généalogie et énumère les trop nombreux maîtres qu'il a eus : la maison de Bellvehí de la Sellera, un autre paysan, un officier de dragons qui allait à la guerre de Portugal (ce dût être en 1762 ou 63), etc., etc., et en dernier lieu un boulanger [49]. Tout le monde croit alors qu'il jouira d'une bonne vieillesse ; mais il n'en est rien : il est mal nourri, bâtonné par le garçon, malmené par la maîtresse, harcelé par les enfants, mutilé par le boucher. Cette fiction fut continuée dans le *Testament del caball blanch.* Il n'est pas sans intérêt de lire l'énumération que fait l'auteur des lecteurs qu'il promet à son livre :

..... Será entreteniment
    De molts Senyors
Que per las festas majors
    Ho contaran
Y axis se divertiran
    Fent grans rialles.
Per bateits [50] y esposallas
    Se pot llegir
Per poderse entretenir
    Aixin de taula.
Assó contaran per faula
    Los passatgers
Contanto los traginers
    Per les hostals...
Sera entreniment
    Per Obradors ;
Parayres y Teixidors
    Ho llegiran
Quant estaran treballant
    En sas botigas.
Servirá per las amigas
    Queu contaran
Sempre que se ajuntaran
    Per fer rotllo :
Assó los vindra de motllo
    Per fer rodona ;
Ho contara la Madrona
    Y la Perica.
La Maria y la Rusica
    Arribaran
Y a la Madrona diran :
    « Festa quet toch ;
Al galan estirabot
    Quens has contat :
La bulla de aquest veinat
    Sempre es estada »,
Y dirá la reparada
    Anfadadota :
« Devia sa gran plagota
    Quiu va dictá. »
Ab assá lo mormurá (*sic*)
    Passará avant.
Les sastres ho contaran
    A los pagesos
Quant cusiran dels promesos
    Les nuviatges,
Seguirà per molts paratges
    De funcions ;
Copiaran molts borrons
    Destos papers.
Divertirá als cavallers
    Y a las dametas :
« Mes gusta que las gasetas »
    Totas diran.
Testimonis ne daran
    Molts dels trasllats
Perque eixiran tacats
    De xacolata.
Lo Batxaller y lo Abbata [51]
    Ho llegiran...

Nous croyons assez moderne (fin du XVIII^e siècle?) le *Festeix nou entre un fadri y una donzella. Fastichs* [52]. Le jeune homme agace en paroles la jeune fille, qui lui répond avec de grosses injures :

Mira lo cap de ciscella
    Que rama talla,
Cap de ventre de cenalla [53]
    Que rahons gasta :
Cert, t'en planch, nas de rabasta... [54]
Escolta, bech de sistrella [55]
    Galtas de rella,
    Nas de pabrot
Mes embussat de burinot,
    So de sum, sum,
Llanterna negra sens llum...
    ... Papagall traidó
    Esplumisat,
Nas d'alberginia, barba ratat
    Y llepacrestas.

Le galant n'est pas en reste avec elle :

Calla, molestadora de festas
    Embriagada,
Bruixa absisada [56] penjada
Cap pudrit y nas muscos (mocos ?)... [57]

A Majorque, on a conservé ce genre de poésie. Il est cultivé par la classe des poëtes (un certain puritanisme critique nous empêche de les qualifier de populaire) appelés *glosadors*, honnêtes travailleurs qui font de la poésie, souvent improvisée, comme une seconde profession.

Nous devons six pièces inédites qui portent le nom de *codolades* à deux intelligents et complaisants amis de Majorque : à D. Miguel Victoriano Amer, celle de Saint Christophe; les autres à D. Mateo Obrador-Bennassar [58]. Les trois que nous publions (c'est assez, croyons-nous) suivent, avec très-peu d'irrégularités, la forme que nous avons étudiée. Des trois que nous avons omises, l'une la suit à demi ; les deux autres s'approchent de celle des *noves rimades*.

I [59]
Vuys se celebra la festa

Del mes gransant
Que nos diuhen fonch gigant

De estranya altura,
Com de la seua figura
Se veu molt be.
Du per gayato un fasé [60]
Y passa un riu ;
Un minyonet du que riu
Demunt s'espal-la
Que ab ell s'entreten y pal-la
Cosas divinas.
O nobbles calavatrinas,
Que gran diada,
Tota se vostra currada [61]
Vuy se veurá.
Lo bo y millor que y ha
Tot surt a llum
Pero cuidado en s'alum
Aquell que en te,
Que lo escondesca molt be
Perque la gent
No sentan olor pudent [62]
Quant passaran,
Y tal volta vos diran
Cualque cosota ;
Be es veu que per una allota
Ben atllastida
Li caura mal fora mida,
Jo en tench gran po.
Pero dexem aná axó
Pasem avant.
Es cert que algun convidant [63]
Totom tendrá
Y los feran un diná,
Cosa pomposa,
Arros en cabra ronyosa
A bastament,
Vinet de aquell mes corrent
Y ben batiat [64].
D'ayoli un bon gran plat
Tambe ey haurá;
En figas se manjará
De bona casta.
Aqueix dia tot se gasta.
Calatravins :
Tot l'any anau en xoquins [65]
Arromangats [66].
Bruts com uns escarabats,
Tot es pudó;
Pero quant sentiu s'oló
Des Juriol,
Per pobre que sia vol
Tirar la resta
Y de Sant Christofol festa
S'en ha de fé.
No malgastau un diné
En tot s'el (?) any.
Empero vuy res se plany
Tot va rumbant.
En un mes no gastau tant
Com esta tarde.
Ses dones van una guarda [67]
A passetjá,
No senten sono cridá:
« Aley, aley » [68]
Tant si es jove com n'es jay
Tothom los mou
Y ellas que fan un renou
Y algaravia
Que no hi ha ningu que sia
Capas a tant,
Pero sempre van avant
Fins que es molt tard.
Deves la set y un quart
Fan berenada
O prenen ayga gelada
En que muyá.
Moltas no volen sopá,
Ni en tenen ganas,
Perque ja estan de vellañas
Fins en es coll ;
Formetjadas, biscuit moll,
Cocas, turrons,
Pasta real, canyallons [69]
Cocas rosadas :
Es confits van à grapadas
Molts n'han comprats,
Y de datils confitats

Cualque barquera [70],
Me havia pres se quimera
De proseguí,
Pero ja bastara axi.
Bastan he dit
Y tot axo heu tench escrit
A un papé,
En ses décimas també
Molt en el punt,
Que diehen demunt demunt,
Tot lo que passa.
Jo tem que nos los cans massa
Tant de xerrá
Y no lo vuy apurá
Se paciencia,
Pero si em donan lucencia
Puch comensá
Ses decimes y es veurá
Si lo he acertad
Y ab esto [71] ja he acabad
Se codolada.

II [72]

Jo'm vaig posá a festejá
Determinat,
Vna jove, d'amagat,
Qu'a ca-seva nou sabian
Y molts que m'hi advertian
Que no hi tornas,
Yo qu'en feya tant de cas!
Nils escoltaua,
Sino que perseverava
En casarmos.
Un punt molt dificultos
Sem declará
Que no tornaria entrá
Dins ca mon pare,
Ni d'ell una bona cara
No la veuria
« Tan mateix (vaig di un dia)
Jo renunciy,
Jo no vuy esse mal fiy
Que Deu nou mana.
Vaig está una setmana
Sense anarhí.
Llavó s'altre ja hi turní
Tot tresmudat,
Y ella'm digué: « estimat
Y qu'heu tengut?
Es temps que no sou vengut
Ni poch ni gens?
O son es vostros parens
Quius corretjexen. »
— « Ay si, que molt m'empedexen
Per escapá!
Mes subjectat tench d'está
Qu'un bandejat! [73]
Aquex está enamorat
A mi nom treu;
Aqueix aná entorn teu
No me estableix!
— « Veyau qu s'hi oferex »
(Me va di ella,
Una resposta molt bella
Me fe al instant.)
— « Nous enamorau vos tant,
Are de mi,
Com jo de vos, xerafi,
Desqueus conech;
Jo debades malavetj [74]
I nom alegr'
Y la meva vida entreg'
A n'el murí [75]
Ja no hey ha remey per mi
Si no mudau;
Som com el pex micolau [76]
Que tots es pexos fa està
En grans terrures [77]
O miray de me ventures!
¡Cos precios.... !
Y s'esmurtí.

III [78]

Vn dia ben dematí
Deves las deu
Vaig-sentir un gran remeu [79]

O so de flauta ;
Vaig surtir amb sa beca [80] alta
Y es tirapeu
Y me pos devant la seu
De Sant Matgí [81] ;
Y al punt me veig venir
Gran cuadrillada
Vna grossa tracalada [82]
De processó;
Devant anava es penó
Des taconers
Y sis cavalls cotoners [83]
Amb sis mussols.
A darrera En Roba-Cols.
Y sis cap-pares.
Seguian aqui es confrares
D'es set oficis,
Es regiment de milicis
Amb cos present
Seguia molta de gent
Com gats y ratas
Vn carro ple de patatas,
Dos de castanyas;
Sis homos amb unas canyas
'Xi com uns pins.
Vns mossons [84] amb un xoquins
Y un barber,
Vna veya amb un paner
Ben abrigada,
Vna moneya [85] escouada
Amb un alicorn [86].
Venia tocaut un corn
Una vadella;
Un coch amb una gran pella
Ben mascarada;
Llavors sa jaya serrada [87]
Amb so peu mengo.
A derrera rengo, rengo [88]
Venia en Nyolas
Qui tocava unas massolas [89]
Amb cascavells,
Un essercit d'estornells
Llavors venian;
Dotze tias los seguian
Sense nabots;
Set beatas fen grans rots
Espirituals,
Perderen tots es caixals
Passant rosaris;
Vint y quatre estrafalaris
Que llavors venen,
Cuidantse d'es qui pretenen ;
Vn gos gorá [90]
Un reverent escrivá,
Y tres boters.
Llavors mil vuit cens forners
Y un notari;
Ab sos pots un poticari
Y el Sant Pau [91];
Molt homos vestits de blau
Fent cabriolas;
Repicavan castanyolas
Deu geperuts.
Cantavan coranta muts
Re, mi, fa, sol;
Les escoltava un mussol
Y quatre sorts,
Perseguits de deu mil torts
Amb duas egos,
Ma de deu millons de ceyos
Qui les (quils ?) aguiavan,
Y altres tants s'ho miravan
Su devant mi;
Vehentho passar aixi
Tant à 's bordell [92]
Vaig cridar; — « Fora capell !
Fora emblavins [93] !
Tothom prengué est atapins
Y jo també;
Y aqui tot fi tengué.
Y perdonau,
Que tot es *rataplauplau*
Y no's per riure
Que no' s muyre qui vot viure
Tot está dit
Y do, germans, bona nit. [94]

NOTES DE LA SECONDE PARTIE

1. La forme *codolada* est plus provençale que catalane (de *cauda*, et non de *coa* ni *cua*). On pourrait songer à une dérivation directe du latin *cauda* ou *versus caudati*, mais le sens qu'on donnait à ces mots était tout autre. V. Wolf *Ueber die Lais*, pag. 198 et suivantes.

2. Il est singulier que nos anciens chansonniers nomment les vers rimant par couples et contribuant à former une strophe *apparials* et non *caudats*. C'est le seul point où ils se séparent de la terminologie des *Leys*.

Cela semblera peut-être moins forcé, si l'on compare avec nos *codolades* des formes analogues qui étaient en vigueur, des *coblas caupoaudadas*, par exemple:

O tu xstia qui est vençut de la ira
En aquest servents et libre mira
Quants mals tal vici en lo cor tira
Ardidament.
De tot lo mal la ira est fonament....

Ou bien :

Si be d'amor me clam sovent
E de los mals que tots jorns sent
Per ben amar
Negun nos pens que separar...

4. L'indépendance du premier vers prépare la division des deux qui constituent une couple, comme nous l'avons observé dans les pièces castillanes en *pareados* (V. pag. 43). Les poëtes castillans durent connaître nos anciennes *codolades*, du moins celles de l'école de Valence. Une feuille qui contient des *glosas* du célèbre Alcaudete nous donne un exemple de strophes construites dans le goût de la poésie catalane : ABBcCDDeE...mMMMn.

Oidme vos, senora,
Lo que os diré llorando
Qu'estar tanto callando
Es injusto.
Aunque amor sea justo, etc.

V. *Ensayo de una Bibl.* de Gallado, I, 7.

5 Dans le *Dit de Traverses* et dans les *Resveries* publiés par Jubinal : V. Meyer, *Jahrb. f. rom. Lit.*, V, 393.

6. A l'exemple de Raynouard et de Diez, nous avons écrit autrefois Amanieu des Escas. La principale objection qu'on faisait à cette transcription (V. Bartsch, *Lesebuch*, pag. 241), c'était la forme *des*, qu'on croyait exclusivement française; mais c'était une erreur. Maintenant nous nous rendons aux preuves *nouvelles* données par Meyer, *Romania*, 1, 384. Mais il y a encore une chance de revenir

à *des Escas :* ce serait dans le cas où l'on découvrirait que la vraie forme du nom de lieu de Gascogne était Escas ou Escars, comme celle du lieu de Catalogne, et que *des* représente un *de ipsis.*

7. Ces deux pièces ont été imprimées par Bartsch, *Denkmæler.* Meyer, l. c., a donné un nouveau texte de la *Arlabecca.*

8. Comp. Meyer, l. c. Nous croyons que cette forme métrique n'a pas été destinée au chant, mais on pouvait la réciter avec une certaine cadence et avec un accompagnement musical très-simple. Qu'on nous permette de risquer une conjecture qui a le même inconvénient que l'autre et qui s'appuie sur peu de chose. Ne pouvait-on nommer *arla becca* ou *rebec* certaines pièces qui avaient un caractère admonitoire ou comminatoire, par similitude avec le son aigu de l'instrument? La plupart des dénominations génériques de la poésie provençale se réfèrent au contenu, non pas à la forme métrique.

9. *Menys d'argent*, idiotisme pour *manqué d'argent.*

10. *Cajoler*, V. Rayn., L., IV, 7 et 8.

11. Il a été imprimé plusieurs fois, et il y en a des éditions très-modernes (bien corrompues). Au commencement de ce siècle, c'était encore un des livres où l'on apprenait à lire. Nous avons ce proverbe très-répandu : *Passa'l pelegri*, pour *passer des travaux.*

12. Alexandre VI (1492-1503) concéda le jubilé à chaque diocèse (Aquila, *Dicc. theol.*). D'après des notes prises dans un Arch. eccles. par Mossen P. Parasols, Martin V avait fait cette concession avec restrictions en 1425, et, auparavant, Benoît XIII (1394, déchu 1417, † 1424) avait donné le jubilé aux Églises qui lui obéissaient.

13. Notre Pèlerin fait songer à celui de John Bunyan, pièce très-populaire aussi et, à ce qu'il paraît, de beaucoup de mérite littéraire; mais les conceptions diffèrent, celle du poëte anglais étant tout allégorique.

14. Dans le travail cité sur les poëtes catalans, nous avons donné quelques vers sur le Paradis. Nous nous sommes servi du ms. de la Bibliothèque provinciale de Barcelone, le seul ancien qui existe à notre connaissance.

15. Il substitue souvent, comme tant d'autres, *ll* à *l.*

16. Ce singulier ouvrage rappelle les *Cridas* satiriques de Vich et certains usages, encore existants, du jour des Innocents. On sait qu'anciennement on élisait à Girone un *bisbató* et un *abató.* Ces jeux, dont certainement on abusait, n'avaient rien d'essentiellement irrévérencieux. Dans un monastère bien connu par la sévérité de ses mœurs, on faisait, il y a bienp eu de temps, un *abató* d'un des enfants de chœur : on lui attribuait un semblant de juridiction, et on mettait sous ses ordres d'autres enfants travestis en *mozos de la escuadra* (espèce de gendarmes indigènes).

17. *Va'l garfir: l'égratigna*— (En pat. santong.: *graffigner:* égratigner. Boucherie.

18. *Le tenant encore sous sa main.* Ou bien : *A me tenant: me soutenant.*

19. C'est l'italien *abbacinare : éblouir* (avec le reflet de l'eau d'un bassin ?)

20. Nous parlerons pour mémoire d'un ouvrage licencieux: *Libre*

de Fray Bernat, compost per Francesch de Lavia, per pendre solaz (Bibl. Col.), que nous ne connaissons que par la notice du traducteur de Tichnor, I, 539. Les deux échantillons qu'il en offre (dans le premier, on doit lire *calents* au lieu de *caloros*) sont en *codolada* et précédés de la parole *Lay*. Est-ce qu'on donnait ce nom à la *codolada?* Du moins, on le donne à une pièce de Torroella, qui était en AAb BBcC, etc.

21. Les piliers de la belle Bourse de Valence.

22. *Terrines, recoins, trous.*

23. *Bijoux.*

24. On doit lire sans doute :

Qu'en mala sort,
Nom fos falit.

25. V. *Proces de las Olives*, éd. de 1661. Dans la page antérieure, il y a une espèce d'épigraphe de neuf vers : « May en somnis se deu creure », etc.

26. C'est le castillan *agueros*.

27. Ce dernier vers de la *codolada* ne reste pas blanc ; il rime avec le premier d'une autre pièce d'une autre partie du même poëme en mètre différent. Le « Puix sabeu quant es cosa certa » doit rimer avec le dernier vers d'une partie précédente. C'est un genre semi-populaire, traité le plus artistiquement possible.

28. V. Quadrado, *Palma*, 1840. Cet excellent auteur nomme la pièce « un rimado o codolada, especie de romance indigeno de un metro particular. »

29. Ce dernier nom (et sans doute d'autres) est encore porté par une famille distinguée de Majorque. Parmi les victimes est aussi nommé un Bonapart, de la famille qu'on croit avoir été la souche des Bonapartes de Corse.

30. C'est une des feuilles de la collection de Mossen Bruguera.

31. Le versificateur a voulu faire deux mots de *assi* et *asi*, mais il n'y a qu'un *assi* = *aci*.

32. Cette pièce et celles qui suivent, jusqu'au *Fastichs* inclusivement, sont encore vendues à Barcelone en feuilles détachées. Par les noms de lieu et par quelques indices du langage, elles paraissent presque toutes avoir été écrites dans le territoire de Vich.

33. On la trouve ajoutée à une des éditions du *Caball*.

34. *Pobre* (pron. *pobra*) et *carnastollas* sont de simples assonants. Nous allons en trouver beaucoup d'autres.

35. Nous ne croyons pas que cette expression appartienne à l'usage vulgaire actuel.

36. *Diners* (pron. *dinés*) et *procés* sont phonétiquement de bons consonants de même *despatxá* et *enllardar* (deux infinitifs inégalement écrits).

37. C'est la partie supérieure de la tête du porc (ici sanglier).

38. Mot baroque, formé probablement de *geometra*.

39. Corruption volontaire d'un mot savant (*consonancia ?*)

40. Nous disons aujourd'hui: *avocat de peu de marge.*

41. On doit corriger (?) : *A bulir aquesta caldera.*

42. *Borrechs* (petits agneaux), sans doute d'origine catalane, mais introduit depuis longtemps, comme on voit par *mauxa-borrega*, un des noms de la cornemuse.

43. *Gent d'upa*: *gent de qualité*. Cf. la locution française « des gens *huppés* », des personnes de la haute classe. Boucherie.

44. Dans la feuille, cette pièce est suivie de deux *decimas* (c'est le nom donné par le peuple à toute pièce versifiée qui n'en porte pas d'autre) : ce sont deux quatrains d'une facture tout à fait populaire :

Qui voldrá tocá verbal
Be li podran dir boloni;
Qui voldrá tocá verbal
Be li podran der tabal.
Qui a jutge voldrá aná
Si es rich tornará pobre ;
Qui a jutge voldrá aná
Al faran aná a captá.

45. Au XVIIIe siècle, il n'y avait pas d'université à Barcelone. D'ailleurs, la pièce parle d'un roi *Felip*, Castillan, ce qui à la rigueur ne convient pas à Philippe V.

46. Nous croyons que la première rédaction disait: *mil siscents vuytante-vuyt*, et que quelque éditeur plus récent a mis *setcents* pour rajeunir l'ouvrage.

47. On peut observer l'usage qu'ont les paysans d'individualiser le loup, quoiqu'ils sachent bien qu'il y en a plusieurs.

48. Ce sera le reyato (roitelet), que le poëte nomme ironiquement le *roi des ronces*.

49. Il y a ici quelque confusion dans les textes, mais il résulte évidemment du contenu que le dernier maître fut un *flequer* (boulanger).

50. *Bateits*, c'est la vraie prononciation de Vich de notre *bateig* (*batetj*).

51. Le petit abbé du XVIIIe siècle (cast., *abate*), distinct de l'*abat* (cast., *abad*).

52. *Fastich*, litt. *ennui, dégoût*. Notre exemplaire est très-corrompu et imprimé en forme de prose; il y a d'autres versions. On en a fait une imitation très-moderne (elle parle du *mirinyach*) qui suit avec assez de fidélité la forme de la *codolada*.

53. On écrit généralement *sanalha : cabas*. Le premier mot du vers fut sans doute changé par décence.

54. *Croupière.*

55. C'est une forme correspondante à *setrill* ou *setrell* : *vinaigrière ?*

56. *Absisat* et *ensisat* sont des corruptions du cast. *hechizado*.

57. La plus longue *codolada* qui existe (elle a environ seize mille vers) est toute littéraire et, par conséquent, en dehors de no-

tre cadre: c'est *Joan Garí*... par le R. P. D. Igaci Corrons, Monge Benedicti, ja (italianisme) Président de Monserrat. Cet attachement à un mètre propre à notre poésie, de la part d'une personne si respectable, éloignée de son pays, a pour nous quelque chose de touchant.

58. Nous leur devons aussi l'explication de quelques mots majorquins qui manquent dans le Dicc de Figuera. — Il faut se souvenir de l'emploi de l'article majorquin *es*, *se*.

59. Cette *codolada* fut composée pour un jour de la fête de saint Christophe, patron de la rue de la Calatrava, dans Palma de Majorque. Le versificateur s'égaye aux dépens de la prodigalité des habitants de cette rue le jour de la fête.

60. *Dattier*.

61. Du castillan *ceurro*: *généreux avec ostentation.*

62. Dans cette rue abondent les tanneurs; le versificateur fait allusion à la mauvaise odeur des préparations particulières à cette industrie.

63. Confusion du participe actif avec le passif.

64. *Baptisé*, c'est-à-dire *mêlé d'eau.*

65. *Sabot*.

66. En Catalogne, *arremengats : retroussés.*

67. Littéralement: *convoi de bêtes de somme*; par extension, *multitude de personnes.*

68. Cri de joie aux fêtes publiques. Là *e* a un son mixte : c'est pour cela qu'on a fait consonner *aley* avec *jay*.

69. *Pâte en forme de tresse.*

70. *Les fruits qui restent au fond du panier après le marché.*

71. C'est le démonstratif neutre castillan.

72. Cette *codolade* a un autre ton que la plupart des autres, qui sont satiriques: peut-être y manque-t-il un final plus gai que le reste. Elle a des traits vraiment naïfs.

73. *Bandit.*

74. *Je cherche, j'essaye.*

75. *A la mort.*

76. Le *Pexe Nicolao* fut un grand nageur dont parle le *Quixote*. Nous voyons que la tradition populaire a altéré son nom et l'a transformé, à ce qu'il paraît, en un monstre marin.

77. Forme étrange pour *terrors : terreurs.*

78. C'est une *fantaisie humoristique,* une espèce de mascarade. L'auteur montre de l'invention; mais beaucoup de ses saillies sont très-froides.

79. Parole onomatopéique, correspondant au verbe *miauler*.

80. *Bonnet.*

81. On donne ironiquement le nom de *seu* (église cathédrale) a une chapelle de ce saint.

82. *Multitude*.

83. En Catalogne, on nomme aussi *coloninas* les *cavalls coloners.*

Ce sont des danseurs engagés dans un cheval de carton, avec une espèce de jupe de coton. A Montpellier, on a conservé un usage semblable. (V. Germain, *Hist. de la comm. de Montp.*, III, 200.)

84. C'est ce qu'en Catalogne on nomme *senyors pobres.* Nous croyons que le mot *cursi,* qui en catalan signifie aujourd'hui personne ou chose de mauvais ton, à l'origine, dans la bouche de bohémiens, avait cette acception. On chante à Majorque un quatrain assez spirituel à l'endroit des *mossons* :

A ciutat hey ha mossons
Qui duhen gants tot lo dia
Y com arriba'l mig dia
El gat jeu dins els fogons.

c'est-à-dire, il n'y a pas de feu dans les fourneaux. — Anciennement, comme on voit dans les vers cités à la pag. 57..... *Mosson* signifiait, à Majorque, *Monsieur.*

85. Diminutif de *mona* : *guenon.*

86. *Unicorne.*

87. *Jaya serrada: vielle sciée.* C'est le carême personnifié en vielle, àqui on coupe un des sept pieds chaque semaine, et que l'on feint de scier à la mi-carême.

88. *Faisant suite.*

89. *Crécelles.*

90. *Gorá,* c'est-à-dire *étalon.* Remarquez l'impropriété de ce terme appliqué à un chien ; mais c'est à dessein que l'auteur l'a ainsi employé.

91. C'était probablement un homme à qui l'on donnait ce surnom. On appelle, improprement à ce qu'il paraît, *un Sant Pau* les hommes de haute taille.

92. *Avec un grand désordre.*

93. *Gestes et exclamations outrées.*

On vend à Valence des pièces vulgaires en lignes alternativement longues et courtes, rimant ordinairement deux par deux ; les longues offrent assez souvent cette particularité qu'elles forment des vers réguliers de neuf syllabes ((*decasilabo* castillan). Ces pièces proviennent sans doute de l'ancien genre de la *codolada;* mais elles sont trop irrégulières pour qu'on leur donne ce nom. Nous citerons comme exemple *Colloqui non del casament de Miquelo y Tomasa.*

* * *

Errata

P. 12, lig. 18, pes, *lisez :* fres.
— 13, l. 33, deipuys, *lisez* : despuys.
— 15, l. 5, perlers, *lisez :* perles.
— 20, l. 39, punto, la, *lisez* : punta, lo.
— 25, l. 39, corcoll, *lisez* : coscoll.
— 27, l. 40, unama, *lisez :* una ma (a).
— 23, l. 10, s'ils *lisez* : si'ls.
— 29, l. 21, no *lissz* : no.
— — l. 28, prenerz, *lisez* : prenetz.
— — l, 42, Haie, *lisez :* Haia.
— 30, l. 7, men, *lisez :* meu.
— — l. 23, pordonar, *lisez* : perdonar.
— 33, i. 3. lama, *lisez :* la ma.
— — l. 21, Er ab, *lisez* : Et ab.
— 34, l. 36, defalha, *lisez* : defalhia.
— 35, l. 41, argens, *lisez* : argen.
— 37, l. 30, mots causat, *lisez* : molt cansat.
— 40, l. 9, punt tulle, *lisez* : punt = tulle.
— 42, l. 23, *Barchna*, lisez : *Barsalona.*
— 59, l. 13, eincara, *lisez* : encara.
— — l. 14, uniane, *lisez* : venian.
— — l. 15, correspoman, *lisez* : corresponian.
— — l. 24, alqun, *lisez* : algun.
— — l. 32, Alquns, *lisez* : Alguns.
— 60, l. 2, bulit, *lisez* : bullit.
— — l 9, sous, *lisez* : son.
— — l. 14, sens, *lisez* : sense.
— 63, l. 39, Vuys, *lisez* : Vuy.
— 65, l. 30, escoltaua, *lisez* : escoltava
— 66, l. 27, ceyos, *lisez* : cegos.
— 70, l. 2, *avocat*, lisez : *advocat.*
— — l. 3, *bulir*, lisez : *bullir.*
— — l. 4, catalane, *lisez* : castillane.

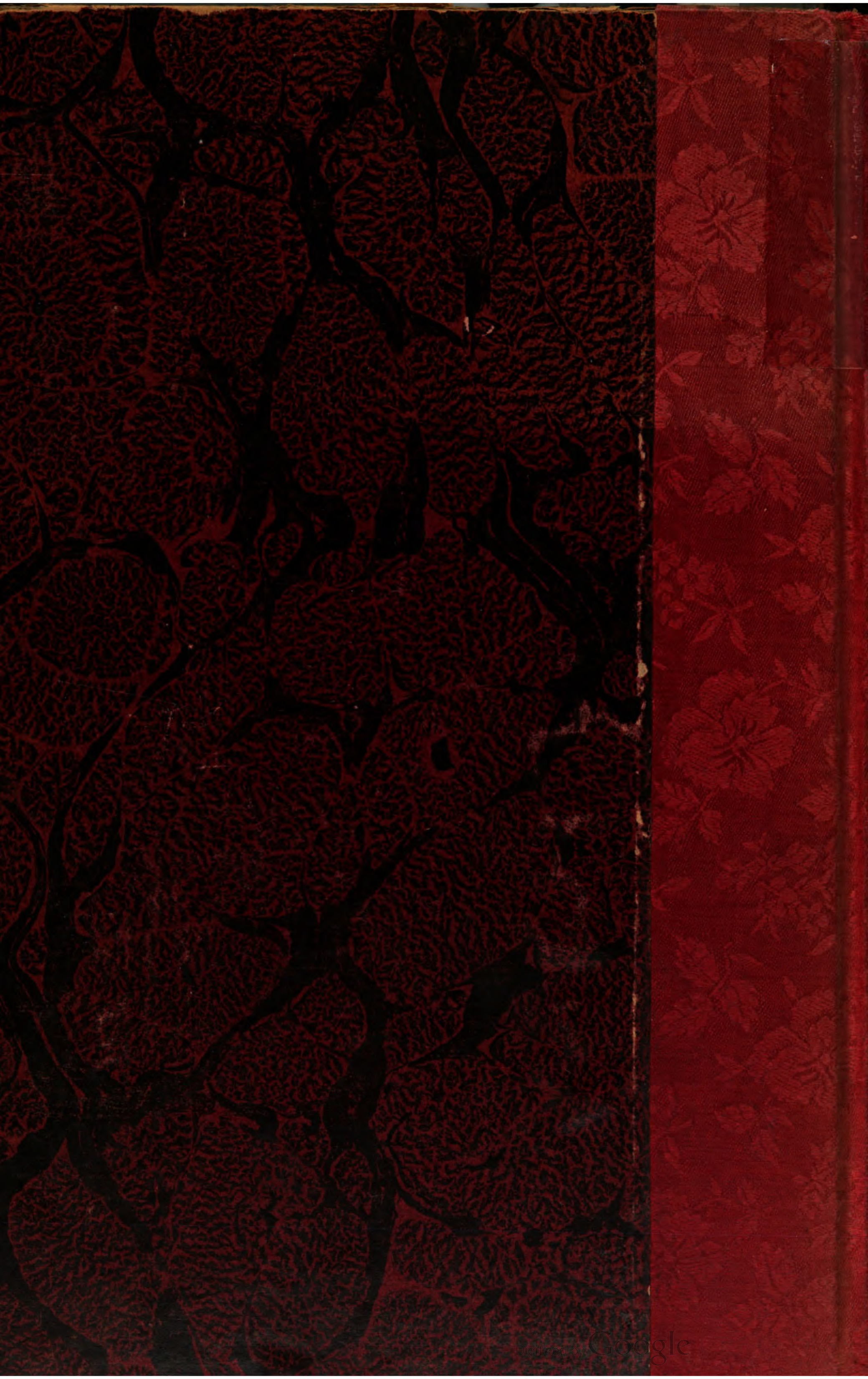
P. 70 l. 5, *mauxa*, lisez : *manxa*.
— — l. 16, der, *lisez* : dir.
— 71, l. 14, *ceurro*, lisez : *curro*.
— 72, l. 5, catalan, *lisez* : castillan.

Nous négligeons quelques fautes de ponctuation et d'accentuation, que le lecteur corrigera aisément.

M. Obrador nous avertit que p. 66, l. 10, nous avons mis *gos gorá* au lieu de *gros gorá*, et l. 16, *sant Pau* au lieu de *sen* (qualification qu'on donne en certains cas aux laboureurs) *Pau*.

TABLE

Pages.
Préambule.. 5
I. — Les Noves rimades........................ 7
Notes.. 39
II. — La Codolada.............................. 45
Notes.. 67
Errata.. 73
Table.. 74

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA